VIVERE SUMME DEO
IN CHRISTO JESU

ETUDES SUR LES ECRITS DE JEAN-JACQUES OLIER

Textes par Gilles CHAILLOT, PSS

DEUXIEME PARTIE

Compilés par Ronald D. WITHERUP, PSS

COMPAGNIE DES PRETRES DE SAINT-SULPICE
Bulletin de Saint-Sulpice
Supplément Nº 2

2022

© 2022 COMPAGNIE DES PRETRES DE SAINT-SULPICE
TOUTS DROITS RESERVES

Pour de plus amples informations :

Supérieur Général
Compagnie des Prêtres de Saint-Sulpice
6 rue du Regard
75006 Paris

Courriel: psssuperiorgeneral.gmail.com
www.generalsaintsulpice.org

TABLE DE MATIERES

Préface (français et anglais)…….1

Chapitres

1. La Pédagogie spirituelle e M. Olier d'après ses *Mémoires*……2-32

2. Prière dans le livre de la Création……..33-35

3. Le Psaume 19 lu par Jean-Jacques Olier……36-42

4. Une Relecture de l'Histoire de l'Église par J.-J. Olier : Le Panégyrique de François de Sales……43-52

5. Aux Sources de l'Esprit missionnaire de Jean-Jacques Olier…….53-61

6. Les Vœux de Servitude dans l'Itinéraire spirituel de Jean-Jacques Olier……...62-84

7. Aux Sources des Liturgies mariales propres à Saint-Sulpice : L'Expérience personnelle de J.-J. Olier……..85-107

8. Formation liturgique au Séminaire et Tradition sulpicienne……..108-36

9. Jean-Jacques Olier et les Tentations du Directeur spirituel……137-50

10. « Que te puis-je montrer davantage ? » Extrait des *Mémoires* inédits de Monsieur Olier (avec Paul Cochois PSS)…….151-58

11. Monsieur Olier……..159-74

12. Les Lignes essentielles de la Tradition pédagogique sulpicienne (avec Raymond Deville PSS et Irénée Noye PSS)……175-86

Préface

Ce volume est la deuxième partie d'une collection d'articles de Gilles Chaillot, PSS sur M. Jean-Jacques Olier, fondateur de la Compagnie des Prêtres de Saint-Sulpice. Ils sont rassemblés ici pour constituer le *Bulletin de Saint-Sulpice Supplément* n° 2 et sont proposés ici en hommage au Père Chaillot, qui fut un des chercheurs les plus prolifiques et productifs sur Olier. Pour plus d'informations, le lecteur est invité à consulter la préface du *Bulletin de Saint-Sulpice Supplément* n° 1 (2022) et les articles dedans.

Ronald D. WITHERUP, PSS
Supérieur Général
Directeur éditorial du
Bulletin de Saint-Sulpice

Paris le 17 février 2022

Preface

The present volume is the second part of a collection of articles by Gilles Chaillot, PSS on Father Jean-Jacques Olier, founder of the Society of the Priests of Saint Sulpice. They are collected here to constitute the *Bulletin de Saint-Sulpice Supplément* No. 2 and are offered in homage to Father Chaillot, who was a most prolific and productive researcher on Olier. For more information, readers should consult the preface and articles in *Bulletin de Saint-Sulpice Supplément* N° 1 (2022).

Ronald D. WITHERUP, PSS
Superior General
Editor, *Bulletin de Saint-Sulpice*

Paris, 17 February 2022

1

LA PÉDAGOGIE SPIRITUELLE DE M. OLIER D'APRÈS SES « MÉMOIRES »

1. LES « PRATIQUES » DE LA PÉDAGOGIE SPIRITUELLE

Destinés à tenir son directeur spirituel, le Père Bataille, au courant de sa vie intérieure, les « Mémoires » de M. Olier, composés du printemps 1642 jusqu'en février 1652, ne sont évidemment pas le premier document à consulter si l'on veut connaître par le détail les diverses « pratiques » de la pédagogie mise en œuvre aux origines du Séminaire et de la Compagnie de Saint-Sulpice. Ils en témoignent cependant d'une manière qui, pour être indirecte, n'en a sans doute que plus de valeur. Très partielle et incomplètes au plan documentaire, les notations relevées ici semblent déjà révélatrices de tout un esprit.

LE GRAND RESPECT POUR L'ÉCRITURE SAINTE

C'est sur la place donnée à la *Lectio divina* dans la « maison » de Saint-Sulpice que les « Mémoires » sont, en fait, le plus explicites. A plusieurs reprises, M. Olier fait, d'abord, allusion, en effet, à ce qu'il appelle, la « conférence de l'Ecriture ». Il s'agit d'une sorte d'entretien quotidien où lui-même expliquait à la communauté tel ou tel passage de la Bible, pour engager ses auditeurs à en faire leur nourriture. Elle avait lieu « l'après-midi » (cf. M 4, 5 : septembre 1642). Vers la mi-juillet 1642, par exemple, M. Olier note dans son Journal :

« … je me souviens qu'avant-hier, … à la conférence de l'Ecriture, il fallut expliquer un chapitre très difficile, qui est celui de saint Jean où il est parlé de la Samaritaine. Je recevais tant de lumière en l'expliquant que tous ceux qui l'écoutaient rendaient témoignage de leur satisfaction… » (M 3, 49).

Plus intéressantes encore sont les pages des « Mémoires », en date du 30 août 1644, qui font état, de manière très concrète, des formes prises au Séminaire par le culte de la Parole de Dieu. Dans l'oraison, ce jour-là, le Seigneur Jésus fit comprendre à M. Olier

« comme il voulait que, tous les jours, en la lecture du saint chapitre qui se ferait du Nouveau Testament, on apprît quelque maxime de sa bouche et que l'on s'y conformât ; comme, par exemple, en ce chapitre 9 de saint Luc : « *qui minor est inter vos omnes, hic major est* ». Il faut savoir par cœur cette belle maxime et vivre au fond de son âme conformément à cela… » (M 7, 62).

Les références des textes de M. Olier sont indiquées comme suit :
M 1, 23-24 renvoie au texte original des « Mémoires » autographes (archives de la Compagnie de St-Sulpice à Paris) : tome 1er, page 23 et 24.
Mc 1, 98-99 renvoie au texte restitué (original perdu) par la copie manuscrite (XIXe siècle) en usage à la Solitude : tome 1er, pages 98 et 99.

Auparavant, surtout, il lui avait montré

« le grand respect qu'il voulait qu'on rendit, en notre Maison, à l'Ecriture Sainte, intérieurement et extérieurement : la tenant toujours en un lieu orné de l'oratoire, à laquelle on rendrait quelque hommage en entrant et sortant, comme étant un ciboire qui porte Dieu en soi, caché dessous les Ecritures pour éclairer l'Eglise. Et, en effet, autrefois dans l'Eglise, selon saint Paulin, on avait dedans les saints tabernacles des autels deux petites armoires, à côté l'une de l'autre, dans l'une desquelles était le très Saint-Sacrement et dans l'autre les Ecritures

Saintes. Une contenait le Verbe divin renfermé sous les espèces, dans le silence majestueux de sa divinité, et l'autre contient le Verbe divin s'expliquant au dehors et faisant entendre ce qu'il dit en lui-même… » (M 7, 57).

Une telle notation est suggestive d'une première cohérence : *Lectio divina* et Eucharistie sont deux éléments indissociables dans la pédagogie spirituelle de M. Olier. C'est, en effet, sur la base de ce rapprochement entre Parole et Sacrement que doit être lue la suite :

« Il faut avoir devant soi l'Ecriture comme l'oracle où Dieu nous parle, comme l'arche et le tabernacle où Dieu veut être adoré et consulté, pour entendre son secret et sa vérité. C'est le lieu où l'on doit prendre sa nourriture et sa réfection intérieure ; ce doit être le lieu où nous devons puiser notre lumière et notre amour et notre force ; bref, c'est le lieu où Dieu se cache pour se donner à nous et pour nous communier à ses grâces. » (M 7, 59).

LA DÉVOTION PARTICULIÈRE À L'EUCHARISTIE

Le second élément de la pédagogie de la formation spirituelle mise en œuvre par M. Olier au Séminaire et dans la Compagnie naissante sur lequel les « Mémoires » nous fournissent d'intéressants indices, c'est justement la « dévotion particulière » à l'Eucharistie, au « très Saint-Sacrement ». Le 15 juillet 1650, le fondateur célèbre « le divin sacrifice en l'honneur de saint Jean l'Evangéliste, le saint patron du Séminaire ». Et c'est alors qu'il comprend « pourquoi il plut à Dieu le donner Patron de la Maison » :

« C'est parce que saint Jean est le modèle de la vocation des prêtres et du dessein de Dieu sur eux. »

A cela, explique-t-il, deux raisons : comme « saint Jean a été laissé pour substitut de Jésus-Christ sur terre… pour le représenter en son absence, … les prêtres, sont, de même, laissés dedans l'Eglise pour continuer l'œuvre de Jésus-Christ ». Mais

« De plus, la Maison a sa dévotion particulière à Jésus-Christ au très Saint-Sacrement… La raison est parce que la grâce capitale de saint Jean est fondée et tirée du très Saint-Sacrement… » (M 8, 243).

Sur le détail des formes concrètes prises, au Séminaire, par cette « dévotion » à l'Eucharistie, les « Mémoires » ne nous renseignent guère, il est vrai. Mais elles témoignent, à différentes reprises, de l'importance que M. Olier y attachait dans son œuvre de formateur des pasteurs. L'une des visées essentielles qu'il y poursuit est de faire ceux-ci des apôtres du « très Saint-Sacrement » dans toute l'Eglise. En février 1643, c'est l'objet de son instante prière :

« Je demandais, avec tant d'instance, d'avoir des sujets pour envoyer par tout le monde, afin d'y faire connaître Notre-Seigneur au très Saint-Sacrement ; et qu'ainsi je pusse faire, par eux et en eux, ce que je voudrais faire partout moi-même ; et voyais ainsi le grand soin que je dois prendre de cultiver et instruire notre jeunesse des sentiments que la bonté de Dieu m'a donnés, afin de les répandre par tout le monde par leur moyen… » (M 5, 1).

Tout cela fondé sur la conviction, héritée de son maître Condren, que telle était bien sa vocation particulière dans l'œuvre du renouveau de l'Eglise. Une conviction dont il n'avait pas manqué de faire part à son nouveau directeur, dans les tout premiers cahiers des « Mémoires », en mars 1642, dans une page souvent citée. M. Olier y raconte comment, au cours d'une retraite faite en 1637 sous la conduite de Condren,

« priant, s'il me semble, sur le Saint-Sacrement, il me fut montré qu'il fallait former des prêtres auxquels on devait inspirer la dévotion et le zèle de la gloire du très Saint-Sacrement pour le porter partout. Et me fut mis devant les yeux un homme, qui serait toujours priant pendant même que les prêtres que l'on aurait instruits iraient dehors prêchant et publiant cette dévotion. Je voyais cet homme à genoux devant Dieu, et, en même temps, des prêtres d'un autre côté grimpant par les montagnes et portant avec zèle dans les lieux les plus pauvres la piété au très auguste Sacrement. Le défunt Père de Condren me disait qu'il fallait avoir dévotion

à ce grand ange de l'Apocalypse qui répand sur la terre, vers les derniers temps de l'Eglise, le feu / du ciel qu'il a pris sur l'autel dedans son encensoir. Le Père de Condren croyait que ce serait un homme qui donnerait à l'Eglise l'amour du très Saint-Sacrement ; et me témoignait qu'il souhaitait beaucoup que je travaillasse à cette dévotion… » (Mc 1, 75/76)

LA FORMATION À L'ORAISON

Qu'en est-il, en troisième lieu, de l'oraison dans la pédagogie de la formation spirituelle au Séminaire au temps de M. Olier ? Sur le détail des « pratiques » en ce domaine, dans la communauté, nous savons fort peu de choses par les « Mémoires ». Etant donné, cependant, le compagnonnage quotidien du fondateur avec ses disciples et avec les clercs de « la Maison » - « nos Messieurs » ou « notre jeunesse », comme il les appelle – sans doute peut-on appliquer à l'ensemble de la communauté ce qu'il dit, à maintes reprises, des moments de la journée que lui-même consacre à la contemplation. Et lorsqu'il fait allusion, par exemple, à « l'oraison du matin et du soir » (cf M 4, 183, fin octobre 1642), on peut penser qu'il y a là l'indication de la pratique commune. Plus intéressants, pourtant, sont les passages où M. Olier témoigne de ses soucis de formateur à ce sujet. Telle cette incise révélatrice dans un texte en date du 1er août 1642 :

« Aujourd'hui, étant en peine des intentions du Fils de Dieu en l'oraison, à savoir quelles étaient ses dispositions intérieures, approchant de son Père en l'oraison (c'est sur moi je tâche de former l'intérieur de nos Messieurs, à savoir sur celui de Notre Seigneur), il m'est venu à l'esprit… »

Développant là l'idée que « Notre-Seigneur faisait son oraison par principe d'amour », M. Olier indique l'attitude à prendre à son imitation :

« C'est ainsi qu'il faut prier, se mettant à la porte du Louvre de notre Maître, comme un pauvre gens, misérable, estropié, qui quémande quelque chose. Parfois, il donne un double, un sol, une pistole, et parfois rien : suffit qu'Il nous ait vus » (M 3, 232 et 233).

Comment ne pas voir dans un langage aussi expressif l'enseignement même que le fondateur devait donner aux clercs, au cours de ses entretiens spirituels ? Ce qui est sûr, en tout cas, c'est que, dans la pensée de ceux qui encouragent M. Olier dans l'œuvre du Séminaire, en 1642, celui-ci est envisagé comme une sorte d'école de prière d'où pourront sortir de nombreux prêtres authentiquement missionnaires. Au début de l'été, le fondateur note que le Père Bataille, par exemple, lui

« dit regarder notre petit institut comme un renouvellement de l'Eglise. Il ne peut, dit-il, ôter de son esprit la vue d'une maison régulière dans laquelle il voit grand nombre d'ecclésiastiques fort assidus à la prière, / sur lesquels Dieu verse grand nombre de bénédictions, et de laquelle doivent sortir de très grands personnages, gens de zèle, dont les effets seront puissants et admirables, à cause du feu qui les doit animer. » (M 2, 336-337).

Que ce souci d'une formation apostolique basée sur la contemplation doive être au cœur de sa vocation propre, M. Olier en aura la confirmation mystique en 1645. Le 6 octobre, fête de saint Bruno, patron des Chartreux, chez qui il avait un moment songé à entrer dans sa jeunesse, il réalise la signification prophétique de la vision intérieure qui l'en avait alors détourné pour l'orienter vers le sacerdoce :

« A la gloire de Dieu, le jour de saint Bruno… Il plut donc à sa bonté de me dire en l'oraison : « Je t'appelle à la vie commune ». Et me faisait entendre par là que c'était la vie de N.S.J.C., m'ajoutant : « Je ne te choisis pas un mauvais parti, puisque je te fais semblable à mon Fils. » En suite de quoi, sa bonté me tenant en l'oraison, il me disait : « Je veux que tu vives dans une contemplation perpétuelle » et, un temps après : « Je veux que tu portes la contemplation dedans le sacerdoce. » Où je voyais ce que sa bonté m'avait autrefois fait voir, dans le commencement de ma vocation, par où / je voyais l'ordre des Chartreux au-dessous

d'un ordre auquel Dieu désirait que je travaillasse, qui est l'ordre sacerdotal… » (M 7, 290-291).

L'IMPORTANCE DE LA DIRECTION SPIRITUELLE

Reste la direction spirituelle : quelle place tient-elle dans la pédagogie mise en œuvre par M. Olier au séminaire ? Sans doute est-ce le point sur lequel les « Mémoires » sont le moins explicites. En tout cas en ce qui concerne les détails de la « pratique ». Quelques allusions, pourtant, permettent, semble-t-il, de se faire une idée de l'importance que M. Olier lui accordait et de ses principales préoccupations à ce sujet. En juin 1642, Marie Rousseau, sa confidente spirituelle, au cours d'une des nombreuses extases dont elle était gratifiée, avait eu une vision symbolique du renouvellement de l'Eglise. M. Olier, à qui elle en avait fait part, en parle à plusieurs reprises dans les « Mémoires ». Ainsi note-t-il, par exemple, que l'un des quatre « piliers » de la réforme spirituelle entrevue par Marie de Gournay, ce seront

« gens intérieurs / qui doivent aider aux âmes à la vie intérieure, qui est tout à fait inconnue ; et qui est cause que si peu de personnes profitent à faute de directeurs. Or Dieu en veut donner maintenant à l'Eglise en toutes sortes de conditions… » (M 2, 228-229).

Comment douter, après cela, que la direction spirituelle ait été en l'honneur au Séminaire ? D'autant qu'un peu plus loin, toujours en juin 1642, M. Olier tient à noter les lumières qu'il a reçues de Dieu sur

« la dépendance de Notre-Seigneur à l'égard du Saint-Esprit : à savoir que cette soumission de notre Maître envers le Saint-Esprit nous est un exemple de la soumission que nous devons avoir aux directeurs, lesquels nous tiennent place du Saint-Esprit. D'où vient qu'une des dispositions d'une âme chrétienne qui désire d'être conduite / et qui va consulter son directeur c'est d'y aller comme au Saint-Esprit et ne chercher en lui que le Saint-Esprit, sans songer à la personne qui la conduit. Il faut, par les yeux de la foi, regarder le Saint-Esprit en lui… » (M 2, 264-265).

Cette vision de foi exigeante est au cœur des préoccupations du fondateur et de l'éducateur spirituel, aussi bien en ce qui concerne les « directeurs » que les « dirigés ». Quelques allusions en témoignent de manière significative. Ainsi, au début d'avril 1644, est-il sévère, dans son Journal intime, pour l'un de ses collaborateurs du Séminaire qui

« voudrait tout dévorer les livres pour tout voir, tout apprendre. Il voudrait même s'approprier les sujets que Dieu lui met dedans les mains pour les conduire en son esprit et en sa propre sagesse – qui est un pur effet de la chair qui s'approprie et attire tout. » (M 6, 83)

En octobre 1646, il intervient auprès de certains de ses propres « dirigés » pour les mettre en garde contre la tentation de « complaisance » :

« Il a plu à Dieu me montrer une chose dont je devais instruire et éclairer des âmes qui devaient me venir trouver et qui marchent innocemment dans des pratiques que leurs anciens directeurs les ont accoutumées et qui sont éloignées de la pureté de Dieu, qui désire les âmes en nudité parfaite, en mort et en vacuité pour tout. Par exemple de communier à la messe de leurs confesseurs et directeurs ou autres personnes qu'elles choisissent : c'est une chose qui ôte beaucoup à l'âme et diminue aussi de l'opération de Dieu et de sa complaisance sur l'âme. Une personne qui va pour entendre la messe de son directeur et d'une personne pour laquelle elle aura estime ou amitié, pour sainte qu'elle soit, elle ne peut qu'elle ne soit exposée – ou même le directeur qui sera également porté d'affection pour l'âme – à avoir quelque retour sur cette personne, quelque inclination et quelque complaisance et satisfaction intérieure, qui va à se reposer, à s'appuyer et se complaire en quelque chose de créé et de grossier et animal, ce qui n'est point Dieu seul… » (M 8, 133).

2. L'ENRACINEMENT DE CES PRATIQUES DANS L'EXPERIENCE PERSONNELLE DE M. OLIER

Quand il s'agit, non plus de décrire, mais de vérifier les éléments essentiels de la pédagogie de la formation spirituelle traditionnelle à Saint-Sulpice, les « Mémoires » de M. Olier représentent un document de toute première importance. Ce qu'ils nous offrent, en effet, c'est la possibilité de saisir, comme à son jaillissement, l'expérience spirituelle du fondateur. Or c'est là, sans aucun doute, que doit être cherché l'enracinement premier de la pédagogie sulpicienne ; à cette source que se manifestent d'abord sa cohérence et sa signification.

AU NIVEAU DES PRATIQUES

La première évidence qui saute aux yeux du lecteur des « Mémoires », c'est qu'en bon éducateur M. Olier a commencé par « pratiquer » lui-même, pour son propre compte, ce qu'il a cherché à développer dans la formation donnée au Séminaire : direction spirituelle, oraison, culte de l'eucharistie, *lectio divina*. A ce niveau des « pratiques » déjà, un bon nombre de notations méritent, semble-t-il, d'être relevées : elles sont souvent très suggestives.

M. OLIER ET SES DIRECTEURS

Si l'on sait assez peu de choses sur la manière dont était organisée, concrètement, la direction spirituelle au Séminaire Saint-Sulpice au temps de M. Olier, les « Mémoires » en revanche fourmillent d'indications, parfois très précises, sur la manière dont lui-même se « faisait conduire ». Et, d'abord, si M. Olier tient son Journal intime, à partir de mars 1642, c'est précisément pour répondre à la demande expresse que lui en avait faite le Père Bataille lorsqu'il avait accepté d'être son guide dans les voies spirituelles. Plusieurs fois M. Olier indique que son souci, en écrivant, n'est autre que de « rendre compte exact à mon directeur selon sa volonté » (cf. M 5, 308 : 18 août 1643). Mais bien sûr, les cahiers des « Mémoires », qu'il devait lui remettre, au fur et à mesure de leur composition, n'étaient ni le seul, ni le principal moyen pour M. Olier de communiquer avec son guide spirituel. Et souvent il fait allusion aux visites rendues au Père Bataille ou à ses principaux directeurs précédents, Monsieur Vincent, de 1632 à 1635, et le Père de Condren, de 1635 à 1641. L'objet de ces visites, sans doute assez fréquentes et régulières, M. Olier l'indique, par exemple, dans cette notation de juin 1642 à propos des « dons intérieurs » du Père Bataille.

« qui m'étonnent – avoue-t-il – en toutes les occasions que je lui parle, remarquant la claire vue qu'il a de mon intérieur et de mon extérieur, en mon absence, ne manquant point de m'en / noter les particularités les plus remarquables quand je l'aborde pour lui rendre compte de mon intérieur, ou bien pour le consulter sur les rencontres… » (M 2, 300-301).

Pendant ses retraites, M. Olier reçoit de son directeur les sujets de ses méditations. Ainsi, le 4 août 1642, il écrit :

« Sur le sujet de la méditation qu'il a plu au R.P. Bataille me donner pour le commencement de la retraite où je vais me préparer pour la cure (de Saint-Sulpice) : ce sujet était de l'importance de secourir les âmes et du zèle qu'il faut avoir pour leur salut, selon ce que Notre-Seigneur nous le montre. » (M 3, 250).

D'une manière plus habituelle, c'est, semble-t-il, d'après les conseils de son directeur que M. Olier choisit ses lectures spirituelles : c'est ainsi, en tout cas, qu'il entreprend, en mars 1642, de lire saint Jean de la Croix, à l'initiative du Père Bataille (cf. Mc 93/94). De même M. Olier ne pratique-t-il la mortification volontaire qu'avec la permission de son directeur spirituel. Il le note à plusieurs reprises dans les « Mémoires ». Ainsi, le 14 juillet 1642, à l'annonce de la mort d'une « bonne fille » qu'il avait « assistée le matin à l'agonie ».

« J'eusse bien volontiers été prendre la discipline – écrit-il – et même je me présenterai pour le faire, mais le souvenir de mon directeur, qui ne m'en avait point donné la permission, m'a empêché de passer outre. » (M 3, 60 et 61).

Dernière notation qui mérite, sans doute, d'être relevée. Le 2 mai 1645, pour jeter les premières bases de la future Compagnie, M. Olier se rend

« à Montmartre, avec deux de nos Messieurs, pour faire promesse sur l'Evangile, entre les mains du R.P. Bataille, de jamais ne nous départir du dessein qu'il a plu à Dieu nous inspirer de nous lier ensemble pour lui servir d'organe et de pauvres instruments pour tâcher à lui disposer des prêtres qui le servissent en esprit et vérité. » (M 7, 228).

Mais il prend bien soin de n'engager l'avenir qu'avec prudence et de s'en remettre au jugement du directeur de chacun des associés. Il précise, en effet, que la promesse les engage pour une année d' « essai » seulement, et que, pour se lier définitivement par « vœu », chacun en référera au jugement de son propre guide spirituel :

« Ainsi ces prêtres n'agiront jamais pour eux, ne se chercheront jamais en ce qu'ils feront, s'il plaît à Dieu leur en donner la grâce – dont ils tâcheront de faire essai pendant un an – remettant (chacun) à la fin de l'année, au directeur, qui aura eu la connaissance de sa conduite et sa fidélité pendant l'année, s'il est en état d'en pouvoir faire le vœu ; étant une chose de merveilleuse perfection et importance que celle-là, de n'agir jamais pour soi mais pour Dieu et en Jésus-Christ… » , (M 7, 237).

S'en remettre dans la foi à son guide spirituel, voilà donc, pour M. Olier, la meilleure garantie d'une vie « pour Dieu en Jésus-Christ » : ainsi nous est déjà suggéré le sens profond de la pratique olérienne de la « direction »…

L'ORAISON DE M. OLIER

S'agit-il, maintenant, de la manière dont M. Olier faisait personnellement oraison ? Là encore, nombreuses sont, dans les « Mémoires », les indications concrètes qui nous sont données. Au printemps 1642, dans les tout premiers cahiers de son Journal, il note que sa pratique actuelle marque un progrès par rapport au passé. Revenant d'un voyage en Auvergne pour poursuivre à Paris ses études de théologie et d'Ecriture Sainte – probablement vers 1638 – il a eu comme la révélation du sens profond de la prière du psaume 50 « *Cor mundum crea in me, Deus, et Spiritum rectum innova in visceribus meis* » :

« Depuis – écrit-il – je me sentis plus attiré à l'oraison (si bien) qu'au lieu d'une fois que je la faisais auparavant, j'obtins la permission de la faire deux fois : une demi-heure seulement le soir, aux jours d'études, et, les autres jours, s'il me semble, une heure entière. Dieu m'a fait cette miséricorde de jamais n'omettre celle du matin, une heure entière, en quelque état déplorable où je me sois vu dans mes disgrâces extérieures et intérieures ; et même c'était le temps que je priais davantage. » (M 1, 76).

Cette pratique des deux moments quotidiens d'oraison, le curé-fondateur y est resté attaché, comme on le voit à de fréquentes allusions dans la suite des « Mémoires » (cf. M 4, 183 : 23 octobre 1642 : « toute l'oraison du matin et du soir… »). Il ne lésinait d'ailleurs pas, semble-t-il, sur la durée de ces temps, régulièrement prévus en accord avec son directeur spirituel, pour la méditation quotidienne. Et il devait lui arriver assez souvent de la prolonger. Le 6 octobre 1645, il note, par exemple, que « l'oraison de l'après-dîner » a été « de deux heures et demie » (M 7, 290). Le 15 avril 1644, il y avait passé « une partie de la nuit, au moins depuis une heure après minuit jusqu'à trois ou quatre heures » (M 6, 98). Et même, au matin du 28 août 1643, il note :

« A la gloire de Dieu, … la nuit entière en oraison, je me suis vu intérieurement disposé pour entrer, par la puissance de l'Esprit, dans la pratique des vertus de Notre-Seigneur Jésus-Christ. » (M 5, 313).

Cependant, l'oraison n'était pas seulement un « exercice » auquel il était fidèle à consacrer quotidiennement un temps important. Cette fidélité le fait accéder progressivement à une véritable « vie » de prière, à une sorte d' « état » permanent de contemplation. Pendant l'hiver 1643, il note, par exemple :

« A la gloire de Dieu, ce 10 février, tout le jour j'ai senti la Sainte Trinité dans le fond de mon âme, qui se plaisait en moi et, ne voulant rien me donner d'extérieur, m'a témoigné qu'elle le faisait pour me donner du relâche. / Et tout le jour j'ai été en oraison, occupé par la très Sainte Trinité, qui me tirait intérieurement à soi et empêchait mon âme de se pouvoir répandre au-dehors et regarder ou faire attention aux choses extérieures… » (M 4, 261-262).

Ceci pourtant ne se produisait pas seulement à des périodes de « relâche » comme celle-ci : au plus fort même de ses activités pastorales, le curé de Saint-Sulpice reçoit souvent la grâce de demeurer *in actione contemplativus*. Ainsi, en août 1642, au moment où il entre en fonction à la paroisse. Après avoir évoqué les faveurs spirituelles éprouvées à l'oraison matinale, il ajoute :

« J'ai senti, en suite de cette grâce du matin, une occupation perpétuelle en mon intérieur, une certaine plénitude de Dieu qui m'élevait continuellement et m'occupait de lui ; laquelle aussi me dirigeait en tout. Je ne marque pas combien de fois la bonté de ce Maître, qui est présent, m'a dit : « Va-t-en, fidèle » ; ni le reste des paroles et des raisons, tout au long, par lesquelles il me fallait faire de certaines choses ; lesquelles me remplissent d'étonnement de voir la bonté du Seigneur, qui demeure chez nous, qui nous conduit et nous gouverne par la main, comme un directeur son disciple… » (M 3, 287).

LA DÉVOTION DE M. OLIER AU « SAINT-SACREMENT »

On n'en finirait pas si l'on voulait relever, dans les « Mémoires », les multiples formes concrètes que prenait, chez M. Olier, la dévotion à l'eucharistie. Qu'il suffise d'en rappeler ici quelques-unes, parmi les principales. Nul doute, d'abord, que sa piété très marquée envers « le très Saint-Sacrement » s'exprimait avant tout par la célébration quotidienne de la messe, le « divin sacrifice », comme il aime à l'appeler. Une pratique lui était vite devenue habituelle, à laquelle il semble être demeuré très fidèle : offrir, chaque jour, la célébration eucharistique aux intentions qui lui étaient suggérées, par le Seigneur lui-même dans l'oraison. Ainsi note-t-il, par exemple, en mars 1642, le 25 ou le 26 :

« O mon Maître, qui avez mes intentions entre vos mains et qui me donnez celle qu'il vous plaît pour satisfaire vos désirs… vous me témoignâtes donc hier, intérieurement, que vous vouliez que j'offrisse le divin sacrifice au Père éternel pour le remercier de vous avoir donné au monde pour son salut… » (M 1, 186).

Très sensible à l'aspect sacrificiel de la messe, M. Olier n'en est pas moins attentif à l'importance de la communion sacramentelle. Et cela, sans doute, parce qu'il y fait personnellement l'expérience de grâces mystiques insignes d'union au Christ. Cela commence, semble-t-il, au printemps 1642, au sortir de sa grande épreuve des années 1639-1641. Le 12 mars, par exemple, il confie à son Journal :

« La bonté de Dieu a été si grande aujourd'hui, à la messe, dans la communion, qu'il lui a plu me faire éprouver une telle union et si intime avec lui en son Fils, avec notre bon Maître, qu'il m'est impossible de voir ou sentir rien en moi qui ne fût lui. » (Mc 1, 77).

Par la suite, le phénomène devait devenir quasi habituel, comme il en témoigne, entre autres, dans un passage écrit vers la mi-juillet 1642 :

« Or je suis obligé ici de dire ce que j'expérimente tous les jours après la sainte communion, et qui peut servir de confirmation à ce que j'ai dit de la présence de Jésus-Christ et du mélange qu'il fait de lui-même dans l'âme par la très sainte communion… C'est

qu'aussitôt après la communion je sens Notre-Seigneur Jésus partout en moi-même et répandu dedans mon âme… » (M 3, 54).

Une autre forme privilégiée de la dévotion eucharistique de M. Olier, c'est évidemment l'adoration silencieuse du « très Saint-Sacrement ». Non seulement c'est en sa présence qu'il faisait volontiers son oraison, semble-t-il, mais il lui arrivait fréquemment, en cours de journée, d'aller à l'église pour un moment de prière devant le « saint autel ». Une prière parfois prolongée, comme il le note de manière significative au début de mars 1642. Alors qu'il voulait aller rendre visite à quelqu'un, il est comme retenu devant le Saint-Sacrement :

« Je prie donc congé de mon directeur – explique-t-il – en lui disant que je m'en allais en une visite qu'il approuva. Et comme je voulus partir de l'église, je fus arrêté par cet Esprit intérieur, comme par ce poids qui arrêtait sainte Agnès, dont j'ai parlé ci-dessus : *tanto pondere fixit eam Spiritus Sanctus*. Si bien que je m'arrêtai à prier Dieu et lui rendre quelque devoir devant son saint autel… » (M 1, 126).

M. OLIER ET L'ÉCRITURE

Les « Mémoires » nous fournissent, enfin, d'intéressantes indications sur la manière dont M. Olier pratiquait personnellement la *lectio divina*. Malgré ses études bibliques, il avoue avoir « longtemps trempé dans l'ignorance de l'Ecriture », jusqu'au jour où, en 1638, la lumière lui est venue dans la prière. Il le raconte dans les premiers cahiers de son Journal, en 1642 :

« Je me souviens qu'ayant longtemps trempé dans l'ignorance de l'Ecriture, / laquelle je ne pouvais me résoudre d'apprendre par force de commentaire et d'étude, un jour, en priant Dieu, un rayon de lumière pénètre dans mon esprit, comme perçant au travers de mes ténèbres, et m'ouvrant le cerveau et l'esprit. Dès lors, je commençai de l'entendre, et j'y eus une très grande facilité, qui, du depuis, a toujours été croissant et s'augmentant dans les choses les plus difficiles, comme saint Paul et saint Jean, et encore plus saint Jean que tout autre livre de l'Ecriture. Et plus je vais en avançant, mieux je l'entends sans le lire ni l'étudier aucunement. » (M 1, 26-27).

Et le fait est que, dans la suite, des fragments entiers des « Mémoires » développent les lumières que M. Olier reçoit ainsi, au fur et à mesure de ses méditations, sur différents livres ou passages de la Bible. En février 1643 – à un moment où, sans doute, les activités pastorales absorbantes du curé-fondateur ne lui laisseraient plus le loisir d'assurer la *lectio divina* quotidienne – la grâce lui aurait même été donnée d'entendre l'Ecriture par « infusion » mystique :

« Comme je me plaignais à mon Dieu – raconte-t-il – que je ne savais rien et que je n'avais point le temps de lire la Bible – « au moins, disais-je, si j'avais le bien et l'honneur d'en lire un chapitre tous les jours, comme ma bienheureuse mère (Marie Rousseau) » - alors la bonté de mon Dieu m'a dit : « Tu sauras l'Ecriture par infusion ». Et après, dans l'oraison, j'ai eu l'intelligence de Samson comme la figure de Notre-Seigneur… » (M 4, 298).

L'année suivante, cependant, en 1644, M. Olier comprend, dans sa prière, l'importance de la lecture régulière de la Parole de Dieu ; et, l'on peut penser qu'il fut fidèle par la suite à cette inspiration :

« A la gloire de Dieu, ce 10 août, à l'oraison – écrit-il – Dieu, résidant intimement au fond de mon âme, m'a dit ces mots : « Je veux que, par jour, tu lises une heure les Saintes Ecritures demi-heure l'Ancien et demi-heure le Nouveau Testament ; et pour cela je t'y donnerai l'ouverture pour l'entendre ». Ces mots m'ont longtemps nourri, avec efficace et vertu… » (M 7, 51).

C'est d'ailleurs, vers la fin d'août 1644 que M. Olier reçoit en cadeau d'une personne amie une bible « couverte de vélin blanc » (M 7, 55) et que, comprenant mieux sans doute le lien étroit entre Parole et Sacrement eucharistique, il décide qu'au Séminaire on aura désormais

d'égales marques de respect pour le tabernacle et pour le livre des Saintes Ecritures, « qui nous sont les plus belles reliques de l'Esprit de Jésus-Christ avec le très Saint-Sacrement » (M 7, 56 : 29 août).

AU NIVEAU DE L'EXPÉRIENCE PROFONDE

La simple description, rapide, de ces « pratiques » de M. Olier aura déjà, au passage, suggéré la cohérence profonde qui existe entre elles. Car la *lectio divina*, le culte de l'eucharistie, la fidélité à l'oraison et le recours à la direction spirituelle ne sont pas des « exercices » juxtaposés : étroitement solidaires entre eux, ils sont tout ordonnés à une véritable « expérience » spirituelle. Et c'est à ce niveau de l' « expérience » profonde que nous font accéder surtout les « Mémoires ».

LE CŒUR DE L'EXPÉRIENCE MYSTIQUE

Sans prétendre cerner ici, dans toutes ses harmoniques – et, moins encore, suivre dans toute son évolution – cette expérience mystique extrêmement riche, il semble possible d'évoquer ce que l'on pourrait en appeler le cœur. Pour cela deux « mots » de M. Olier, dans les premiers cahiers de son Journal, au printemps 1642, paraissent particulièrement révélateurs. A cette époque, en effet, au sortir de sa grande épreuve des années 1639-1641, il semble être déjà en pleine possession de ses moyens spirituels, parvenu à l'épanouissement d'une vie mystique authentique. Qu'il suffise, pour s'en convaincre de rappeler, par exemple, la manière dont, au début des « Mémoires » il commente le « *Vivo ego, jam non ego, vivit vero in me Christus* » de saint Paul (Gal. 2, 20) :

« Et, en effet, je dis cela sans être saint comme saint Paul, mais par le témoignage de ma conscience : je ne vis plus, s'il me semble, c'est Notre-Seigneur qui vit en moi ; car je ne sens que désirs de louer, d'aimer et de connaître Dieu, je ne veux rien que Dieu, je ne puis souffrir que l'occupation de Dieu, et me contenterais de ne faire jamais autre chose qu'être à Dieu toujours : Dieu, toujours Dieu, et rien plus. Je sens en moi ce Dieu, ce divin Maître, qui ne semble être moi-même ; je ne le puis distinguer au fond de moi, tant il est en moi et moi en lui. Je ne le puis exprimer que par ces paroles : *Qui adhaeret Domino unus est spiritus cum eo*… Et quoique que je lus hier dans le bienheureux Jean de la Croix qu'il y en avait peu en qui cela fût, je le puis bien dire à la gloire du grand Dieu que je sers et en l'honneur de sa miséricorde et bonté infinie, que je suis tellement mû et animé de ce divin Esprit de mon Jésus qu'il semble que ce soit une seconde âme, l'âme de mon âme, ou, à vrai dire, ma propre âme. Tout ce qu'il veut, je le veux. Ce qu'il commande, je l'accomplis. Ce qui lui plaît me plaît. Ce qu'il ne désire pas, je ne le désire pas. Et, bien loin du contraire, je ne le peux même accomplir quand je le désirerais ». (Mc, 1, 98).

Epanouissement de la foi, de l'espérance et de la charité, cette vie mystique est éminemment trinitaire, on le voit, dans sa structure et dans son dynamisme. Et c'est précisément ce dynamisme trinitaire que révèlent les deux « mots » par lesquels M. Olier lui-même résume, en quelque sorte, son expérience. D'une part il note :

« une de mes devises, c'est ce que dit saint Paul : « *Viventes Deo in Christo Jesu* » : vivant à Dieu en Jésus-Christ, vivant pour Dieu dans l'esprit, les mœurs, les sentiments et les vertus de Jésus-Christ » (M 1, 164).

Et, quelques pages auparavant il avait écrit :

« Il faut laisser agir l'Esprit de Dieu et n'y mettre point d'empêchement. C'est cela seul qu'il nous faut faire. » (M 1, 149).

Pour « vivre à Dieu en Jésus-Christ », il faut « laisser agir l'Esprit » : cette dernière indication semble bien être comme la clef de toute l' « expérience spirituelle » de M. Olier, qui

est, au sens le plus fort du mot, une expérience de la vie dans et par l'Esprit Saint. Et ce n'est pas par hasard que, pour la caractériser, il fait également référence à l'expression de saint Jean-Chrysostome :

« *Pneuma antipsuchon* : Esprit qui tient lieu de notre esprit, qui fait en nous les fonctions de notre âme » (M 1, 68-69).

On n'en finirait pas de citer les pages des « Mémoires » où M. Olier revient sur cette docilité, fondamentale, à l'Esprit de Jésus.

SA COHÉRENCE « SPIRITUELLE »

Or, c'est là, semble-t-il, qu'il faut chercher la cohérence foncière de la pédagogie spirituelle du fondateur de Saint-Sulpice telle qu'il l'a, d'abord, expérimentée dans sa propre vie. Chacune des quatre « pratiques » essentielles auxquelles il tenait est tout ordonnée, d'abord, à cette docilité, devenue chez lui une véritable « passivité » mystique. Et il y a là une première cohérence mise en lumière par les « Mémoires ».

Dans la soumission au Directeur

Qu'en est-il, pour commencer, de la soumission de M. Olier à son directeur spirituel ? « Mon directeur », écrit-il à plusieurs reprises, « me représente la personne du Saint-Esprit » (vg. M 6, 73 : mars 1644). Et il explique que, pour lui comme pour sa confidente Marie Rousseau, s'en remettre à la conduite du Père Bataille, leur commun guide spirituel, c'est comme l'assurance de suivre les inspirations de l'Esprit et non les leurs propres :

« C'est ainsi – écrit-il en juin 1642 – que Dieu nous rend dépendants, Marie Rousseau et moi, de ce Père Bataille, ce béni sacrement du Saint-Esprit, qui est toute notre fécondité dans la grâce et notre sûreté. Car, par lui tous nos moments et nos heures sont comptés, toutes nos visites sont réglées… » (M 2, 262).

Dans les premiers temps, cependant, alors qu'il était sous la conduite du Père de Condren, M. Olier avait été tenté de s'appuyer trop humainement sur son directeur. Quelque peu désemparé à la mort de Condren, il comprendra, par la suite, qu'il avait eu besoin d'être « sevré » et, en mars 1642, il avoue :

« … je m'y appuyais beaucoup, peut-être trop ; d'où vient que la bonté de Dieu, pour me sevrer et me laisser davantage dépendant de lui, et pour m'apprendre à ne m'appuyer plus qu'en lui m'a bien voulu laisser l'espace de 14 mois sans directeur… » (M 1, 100).

Ce qu'il cherche, en définitive, dans la pratique de la direction, c'est que son guide l'aide à discerner par lui-même l'action de l'Esprit ; c'est que, progressivement, le Saint-Esprit en personne devienne son « véritable et fidèle directeur » (cf. M 3, 373 : 30 août 1642). Et, en mars 1642, il explique comment celui-ci lui a permis de parvenir à cette « expérience » personnelle du discernement.

« Je disais toujours ces paroles : *« Cor mundum crea in me, Deus, et Spiritum rectum innova in visceribus meis »*. Je demandais toujours le Saint-Esprit. Et, comme notre bon Dieu voulait m'apprendre à n'agir plus par mon esprit, il me faisait connaître la laideur et la déformité du mien, il m'en faisait sentir la corruption ; il me faisait éprouver comme je ne pouvais rien faire de bien, que, partout où je me mêlais, je gâtais tout ; partout où mon esprit avait part, qu'il gauchissait toujours et qu'il ne pouvait aller droit à Dieu. Si bien que / par là j'apprenais qu'il fallait un autre esprit, qu'il fallait un nouvel esprit, qui fût droit, qui ne sût ce que ce fût de gauchir, qui allât toujours à Dieu, là où le mien allait toujours de travers…

D'où vient qu'après, ayant senti ce divin Esprit, j'ai si bien discerné ses opérations des miennes…

D'où vient qu'après j'ai si volontiers laissé agir l'Esprit tout seul en moi, et me suis retiré toujours, autant qu'il m'a été possible, de l'opération en toutes choses, souffrant d'agir en moi l'Esprit…/

Et une des plus grandes grâces que j'aie jamais reçues, s'il me semble, a été cette distinction de l'Esprit et de la chair, qu'il a plu à Dieu me donner… » (M 1, 141-142-143).

La conclusion suit, quelques pages plus loin :

« C'est donc à cet Esprit auquel il faut s'abandonner, Esprit qui nous est donné au lieu de notre âme… De là vient qu'il me semble qu'il nous faut avoir beaucoup de confiance à ce divin Esprit et beaucoup s'abandonner à lui afin qu'il nous dirige, étant notre véritable directeur intérieur, comme il l'était de Notre-Seigneur Jésus-Christ. » (M 1, 145).

Dans la vie d'oraison

Lorsqu'il s'exprime, très fréquemment dans les « Mémoires », sur son expérience personnelle de la vie d'oraison, M. Olier la présente le plus souvent comme un des « lieux » privilégiés où il lui est donné de recevoir des grâces mystiques d'union. Communion spirituelle avec le Seigneur Jésus et son « intérieur », la plus habituelle, semble-t-il, depuis la première révélation qu'il en eut, en 1641, peu de temps après la mort de son maître Condren, et qui l'avait comme soulevé d'un incoercible désir missionnaire, comme il en témoigne, en mars 1642, dans une sorte d' « élévation » à Dieu :

« Après avoir admiré, un jour, la pureté des sentiments de notre bienheureux Père de Condren, étant une oraison, vous me fîtes voir, en passant et comme par la fente d'un rideau que vous tirâtes / en un instant, une chose admirable, ravissante, et qui est la seule capable de faire des bienheureux toute l'éternité. Ce fut l'intérieur de notre divin et adorable Maître, Notre-Seigneur Jésus-Christ… Je fus, pour lors, tellement épris et enivré en un moment que, si j'eusse pu, j'eusse été par tout le monde prêcher et publier l'admirable et adorable intérieur de mon Jésus, j'eusse prêché partout la beauté, la pureté, la sainteté, l'amour et la religion de Jésus envers Dieu. Il m'en reste à présent quelque idée, mais, si je la pouvais exprimer, il me semble que je ravirais et les hommes et les anges. » (Mc 1, 80-81).

Communion spirituelle au mystère trinitaire lui-même parfois, également, ainsi qu'il le note, par exemple, en février 1643 :

« J'ai, depuis un temps, la Sainte Trinité toujours présente en l'oraison, sitôt que je m'y mets. Et il me semble que cette source de bonté désire m'occuper d'elle maintenant, comme elle me le témoigne… » (M 4, 253).

Cependant toutes ces faveurs mystiques reçues dans la contemplation sont le fruit de l'action de l'Esprit en lui, M. Olier le sait bien. Et il en témoigne, à l'occasion. En avril 1644, par exemple, il note les effets merveilleux de l'action du Saint-Esprit dont il se sent comme possédé intérieurement « depuis le jeudi saint » :

« … depuis ce temps-là, je me sens tout autre en l'intérieur. Je vois l'Esprit de Dieu, intérieurement, habitant et possédant mon âme. Je le sens tout plein d'amour et de feu. Cet Esprit élève ma langue dans les prières vocales et l'esprit dedans les mentales, en faisant ce qu'il veut… » (M 6, 100).

Et la manière est significative dont, en mai 1642 déjà, il donne son sentiment personnel sur l'origine de la grâce mystique dont saint Paul témoigne dans son fameux « *Vivo, jam non ego* » (Gal. 2, 20). Cela, explique M. Olier, il l'avait obtenu

« par la demeure de l'Esprit de N.-S. Jésus en lui. Or, il pouvait l'avoir reçu aussi bien dans les cieux, lorsqu'il y fut élevé et qu'il y vit des choses qui ne sauraient être conçues… Si ce fut lorsqu'il reçut l'abondance de l'Esprit de Jésus, pour supplément de son absence et de sa perte au jour de la Pentecôte – comme il y a grande apparence – là il reçut ses grâces et cet Esprit divin de Jésus-Christ, sans aucun voile ni canal de sacrement, mais immédiatement par

Dieu même. Ce qu'il fait encore tous les jours dans l'oraison, où sa bonté s'unit intimement à l'âme et se donne avec tant d'abondance, immédiatement par lui-même, qui cause ces transports, ces élans, ces langueurs, ces extases, bref tous ces effets extatiques… » (M 2, 113).

En même temps, d'ailleurs, - extatiques ou non – ces grâces d'union mystique dont M. Olier bénéficie dans sa contemplation quotidienne deviennent source, à leur tour, d'une disponibilité sans cesse croissante à l'Esprit dans toute son existence. En octobre 1642, par exemple, il note :

« J'ai bien senti par expérience comme la prière et l'oraison aboutissent à l'anéantissement. Car premièrement l'âme d'abord se voit devant Dieu si pauvre et chétive qu'elle se veut toujours anéantir, et, pour le faire agréablement à Dieu, elle se veut anéantir en N.-S. Jésus-Christ, dans lequel elle veut perdre son être impur et son être maudit pour revivre et renaître en Jésus-Christ dedans un nouvel être. L'âme deuxièmement se voit si chétive, si imparfaite, si néant devant Dieu que, bien loin de s'estimer digne de demander et d'obtenir, elle ne se voit digne que d'être rebutée et toute anéantie devant Dieu… » (M 4, 184).

Un tel « anéantissement », fruit de l'oraison, n'est autre que le « renoncement total » à soi-même

« qui est au préalable nécessaire pour être possédé par l'Esprit pour être agi et animé, bref pour être transformé en Dieu »

comme il le remarque en mai 1644 (M 6, 313). Anéantissement qui est, lui-même, un premier don de l'Esprit. Et M. Olier, le 23 mars 1642, rapporte un dialogue significatif avec son directeur à ce sujet :

« Aujourd'hui même, mon confesseur me disait : « Il faut s'anéantir toujours ». J'ai été contraint de lui dire : « Mon Père, je suis si misérable que je ne le puis faire de moi-même, si mon bon Maître et son divin Esprit ne le fait faire : j'y ai déjà tenté ». Sur cela il me dit : « Laissez-vous donc à l'Esprit de Dieu, soyez entre ses mains, abandonné en confiance à sa conduite. » Ce qui m'a fait jeter des larmes, étant tout juste mon attrait, et ne pouvant faire ni vivre autrement. » (M 1, 149).

Parce que tel était son « attrait », on peut penser que, pour l'essentiel, la prière de M. Olier consistait ainsi à « se laisser à l'Esprit ». Ainsi, en mars 1643, entre autres, il y revient :

« Il se faut donc laisser au Saint-Esprit pour le prier qu'il opère en notre âme tous les désirs qu'il lui plaira, auxquels nous nous rendrons et consentirons de bon cœur… » (M 5, 36).

Dans le contact avec l'Ecriture

La place importante que M. Olier a toujours accordée, dans son expérience spirituelle, au contact avec l'Ecriture Sainte semble bien être en cohérence avec ce même « attrait » profond. Certains « mots » de la Bible ont eu un rôle déterminant dans son cheminement intérieur : ce fut le cas, en particulier, on l'a vu, du fameux verset du Psaume 50 « *Cor mundum crea in me, Deus, et Spiritum rectum innova in visceribus meis* ». C'est à partir du moment où il en a compris la véritable signification, vers 1638, qu'il s'est senti « plus attiré à l'oraison » (cf. M 1, 76). C'est à force d'en faire sa prière habituelle qu'il est progressivement parvenu à un véritable « discernement » spirituel personnel (cf. 1, 142). En tout cas, la Bible paraît avoir été, d'une manière plus générale, un « lieu » privilégié où M. Olier a découvert la réalité « chrétienne » fondamentale : la docilité à l'Esprit de Jésus. Lorsqu'il commente l'Ecriture, Ancien et Nouveau Testament, au fur et à mesure de ses méditations personnelles, il y revient avec prédilection. La semaine de Pâques 1642, commentant la présentation de Moïse faite par le chapitre 11 des Hébreux (11, 24-26), il écrit ainsi :

« Le grand prophète dès ce temps choisissait le parti de la croix et de l'humiliation de Jésus-Christ, qui n'était pas encore venu au monde et n'avait point paru : parce que le même Esprit, qui devait gouverner le Fils de Dieu, lui communique les sentiments dans lesquels il

devait vivre. Cet Esprit même était déjà répandu dans le cœur de Moïse, qui lui faisait goûter la croix, comme, après la mort de Notre-Seigneur, le Saint-Esprit a régné dans le cœur des fidèles pour leur faire aimer quand il vivait au monde… Cette divine personne, sachant quelles seraient les inclinations et mouvements du Verbe incarné, il les communiquait par avance à ces prophètes et à ces patriarches qui le représentaient. Le Saint-Esprit répandait dans les membres les mêmes sentiments qu'il devait, dans quelques siècles, répandre dans le chef… / Et cette conformité de mœurs et de vertus s'appelle dans saint Paul « le Christ ». C'est-à-dire le Christ intérieur. D'où vient que saint Paul même, parlant de lui et sentant en son âme et son intérieur les mêmes dispositions de Notre-Seigneur Jésus-Christ envers toutes choses, envers Dieu ou le prochain ou le monde ou lui-même, bref ayant en lui le même Esprit, les mêmes inclinations, les mêmes sentiments, les mêmes dispositions intérieures, il dit : « Vivo, *jam non ego, vivit vero in me Christus* »… » (M 1, 285-286).

En mars 1642, M. Olier confie à son directeur, au début de son Journal que l' « une des plus grandes grâces » qu'il ait « jamais reçues » est la révélation du sens exact de la distinction biblique entre « Esprit » et « chair » : Dieu lui a fait connaître.

« ce qu'était le vieil homme, c'est-à-dire l'homme corrompu, qui est nommé dans l'Ecriture « chair » : *Spiritus meus non permanebit in homine, quia caro est*. Là le mot de « chair » se prend aussi bien pour l'âme comme pour le corps, en tant que l'âme entachée par le péché suit toutes les inclinations du corps et du péché ; et l'Esprit est quasi comme captif de la chair. Il y est comme enseveli, si bien qu'il en suit tous les mouvements, et pour cela est appelé « chair » dans l'Ecriture… Au contraire, notre âme ou notre esprit, en tant qu'il est élevé par le Saint-Esprit, et qui le mène et le conduit selon son bon plaisir, en tant que notre esprit est possédé par le Saint-Esprit, et qui fait par lui de bonnes œuvres, il est appelé « Esprit » : *Quod natum est ex carne caro est ; quod natum est ex Spiritu spiritus est…* » (M 1, 143).

Révélation du « sens chrétien » des Ecritures, discernement des esprits et transformation intérieure par la Parole de Dieu, autant de fruits de la *lectio divina* qui sont en lui l'œuvre même de l'Esprit, comme son directeur devait le lui rappeler, en juillet 1642. Le Père Bataille lui indique alors

« que les paroles de l'Ecriture faisaient leurs effets dans les âmes par l'opération du Saint-Esprit, qui les avait écrites et destinées de s'en servir pour les sujets qu'il lui plaira, auxquels il donnera telle ouverture qu'il lui plaira par sa lumière ; si bien que ce n'est point la suite (?)ni les raisonnements qui fait (sic) les effets prétendus par l'Ecriture, mais bien le Saint-Esprit, qui se sert des moindres mots pour le bien de l'Eglise. » (M 1, 181).

Dans la dévotion à l'Eucharistie

Quant à la dévotion toute particulière que M. Olier voue au « très Saint-Sacrement » et, spécialement, à la communion sacramentelle, elle tient évidemment à l'union mystique hors de pair qu'elle lui procure avec le Christ. C'est là que se réalise, littéralement, le fameux « *Vivo jam non ego* » de saint Paul :

« Il faut agir en Notre-Seigneur, il faut vivre en Notre-Seigneur, il faut être en Notre-Seigneur, et dire ce que disait saint Paul : « *Vivo ego, jam non ego* » ; ou, plutôt : « *Sum ego, jam non ego, sed est vero in me Christus, sum vero Christus* ». Nous sommes tellement perdus en lui en la sainte communion qu'il ne paraît plus rien de nous, il ne reste plus rien de nous ; mais tout est Jésus-Christ, tant il a absorbé et englouti mon âme… » (M 5, 28 ; mars 1643).

Union mystique tellement intime – « *sum Christus* » - que M. Olier y voit un véritable « mariage » spirituel. A la mi-juillet 1642, faisant état de ce qu'il « expérimente tous les jours après la sainte communion », il écrit, en effet :

« … aussitôt après la communion, je sens Notre-Seigneur partout en moi-même… et je sens ce Seigneur être si bien en moi et en prendre tellement la place qu'il semble anéantir ma

forme… Et ce Seigneur n'est plus compris alors dans la seule étendue des espaces, il prend sa liberté, s'il faut ainsi parler, et se répand ainsi dedans toute l'âme qu'il est venu communier de lui. Laquelle il épouse, par-là, faisant de lui et de sa créature une seule chose, et vérifiant la condition du mariage : *erunt duo in carne una*. » (M 3, 54).

Mais le Seigneur Jésus auquel il s'unit ainsi, M. Olier n'oublie pas que c'est le Christ ressuscité, le Christ devenu « Esprit vivifiant », comme le disait saint Paul. Et la communion eucharistique est tout ordonnée, pour lui, à la vie dans et par l'esprit du Seigneur ressuscité. Il y revient sans cesse dans les « Mémoires ». Par exemple, en juillet 1642, commentant la parole de Jésus, au chapitre 6 de saint Jean, « *Spiritus est qui vivificat, caro non prodest quicquam* » (Jean 6, 64), il ne manque pas de la gloser ainsi :

« C'est Jésus Esprit qui vivifie, et non pas Jésus-Christ chair ; ce n'est point Jésus-Christ mort, ou Jésus-Christ mangé par pièce séparée de son âme et du Saint-Esprit qui l'anime, comme je vois bien que vous le concevez… Or sachez que c'est l'Esprit qui vivifie, ce n'est point cette chair morte… Ne concevez donc point ma chair sans le Saint-Esprit, sans l'Esprit de Dieu… » (M 3, 137).

En octobre de la même année, également, M. Olier écrit :

« Or le second Adam, qui est Notre-Seigneur J.-C. « *factus est in Spiritum vivificantem* » : il a été fait comme un Esprit vivifiant… Et pour cela, lui-même, qui est non seulement Esprit vivant en soi mais Esprit vivifiant, Esprit source de vie, Esprit qui communique la vie, il vient en nous par le très Saint-Sacrement de l'autel pour nous communiquer son Esprit, et son Esprit de vie nouvelle… » (M 4, 106).

C'est ainsi que, pour lui, la communion eucharistique est la source même de sa « passivité » mystique habituelle sous la conduite de l'Esprit de Jésus, comme il le note, par exemple, pendant l'octave de la fête du Saint-Sacrement, en 1642 : le Christ ressuscité

« par la sainte communion, lorsqu'il se donne à nous spirituel, qu'il se répand en nous sans violence, comme le Saint-Esprit, alors il fait ce que fait le Saint-Esprit. Car, comme il est alors consommé dans la gloire et qu'il est toute lumière, tout amour, toute vertu, en se communiquant à l'âme, se répandant en elle il fait par lui ce que faisait le Saint-Esprit aux apôtres sous des symboles corporels. Alors, de même que la charité se répand par le Saint-Esprit qui nous est donné – *charitas Dei diffusa est in cordibus nostris per Spiritum Sanctum qui datus est nobis* – de même Notre-Seigneur répand, selon la foi, la charité dans nos âmes, et nous fait même participants des sentiments intérieurs de son amour, révérence et religion vers Dieu. / Bref, de tout son intérieur… » (M 2, 283-284).

L' « expérience spirituelle », au sens le plus fort du mot, c'est-à-dire la « passivité » mystique sous la conduite de l'Esprit du Seigneur ressuscité : voilà bien la source la plus profonde de la cohérence des « pratiques » personnelles de M. Olier. Cohérence des moyens à une même fin. Cohérence des moyens entre eux, qui en est indissociable, les confidences des « Mémoires » l'auront suffisamment montré.

SES DIMENSIONS ECCLÉSIALE ET APOSTOLIQUE

Ce qu'il est intéressant de noter, en revanche, ce sont les dimensions, pourrait-on dire, d'une telle cohérence. L'expérience personnelle de M. Olier, en effet, n'a rien d'individualiste : profondément personnelle, elle est une expérience tout à la fois ecclésiale et apostolique. Les « Mémoires » sont là pour l'attester.

Dimension ecclésiale

Dimension ecclésiale, d'abord. Si la communion eucharistique est, pour M. Olier, le moment d'un véritable « mariage mystique » qui l'unit personnellement au Christ glorieux de la manière la plus intime, il n'oublie pas qu'en réalité cette faveur n'est que la participation à une grâce d'union qui est le bien de l'Eglise, la seule « Epouse » du Seigneur. Il le note, par exemple, en juillet 1642, alors qu'il s'apprête à se mettre, très concrètement, au service de cette Eglise en acceptant la responsabilité de la paroisse Saint-Sulpice. Il évoque le Christ Bon Pasteur

« donnant son sang en mourant et se laissant après sa mort en nourriture à toute son Eglise au très Saint-Sacrement de l'autel – qui est le vrai sacrement de mariage entre lui et l'Eglise – où il lui donne tout ce qu'il a, où il la met en communauté parfaite de tous ses biens ; bref il s'unit avec son Epouse, et de deux êtres il n'en fait qu'un. Notre-Seigneur nous apprend que le Bon Pasteur ne doit point épargner sa vie pour ses brebis, ni sa substance pour les nourrir. Je prie Notre-Seigneur que je le fasse ainsi, et que ce ne soit pas seulement de parole ou par écrit… » (M 3, 117).

De même en va-t-il pour l'union au Christ que M. Olier éprouve dans son oraison : communion spirituelle très personnelle, mais, en même temps, communion universelle avec la prière de toute l'Eglise. Ainsi le remarque-t-il au moment des Rogations, en mai 1645 :

« Comme ces saints jours sont destinés à la prière, ces deux jours j'ai vu deux choses en Dieu qui m'ont beaucoup instruit et rempli (?) / de confiance. La 1ère fut de voir tout Notre-Seigneur qui était notre fondement et notre trésor, sur quoi nous étions appuyés en priant… De plus, la 2e… je voyais mon esprit, s'il le voulait, uni à l'Esprit de l'Eglise qui est un Esprit de louanges et de prières étendu dans toute l'Eglise. C'est l'Esprit de Dieu même, répandu par toute l'Eglise dedans tous les fidèles et les saints du ciel et de la terre. Si bien qu'en cet Esprit-Saint et universel, un esprit qui s'y voit uni et / lié, il se voit entrer en une toute-puissance pour obtenir ce qu'il veut. » (M 7, 268, 269, 270).

La signification chrétienne des Ecritures, à laquelle s'attache toujours M. Olier, c'est également le mystère du « Christ entier », comme il le dit lui-même dans son Journal en mai 1642. Venant de recevoir le « don de l'intelligence » spirituelle des Psaumes, des épîtres de saint Paul, de l'évangile de saint Jean, il note :

« Outre, dis-je, ces dons particuliers, la miséricorde infinie de Dieu m'a fait cette grâce, depuis le 1er jour du mois (fête de) mon patron saint Jacques, de me faire voir le Christ en Dieu de toute éternité. Je voyais en Esprit dedans Dieu le Christ entier, c'est-à-dire Jésus-Christ et ses membres, Notre-Seigneur avec son Eglise. Je voyais cette grande idée de ce divin et admirable corps, de cette auguste société, Jésus-Christ et ses membres. / Et depuis cela, j'ai vu partout dans l'Ecriture le Christ répandu partout. Selon saint Augustin : *Christum sonant haec omnia* : Je ne vois rien, disait-il, dans l'Ecriture qui ne me parle de Jésus-Christ, rien qui ne figure dans l'ancienne Loi ou Jésus ou ses membres, c'est-à-dire l'Eglise… » (M 2, 1-2).

Dimension apostolique

Dimension apostolique, inséparable de la précédente. Peut-être est-ce dans l'efficacité missionnaire de sa vie mystique que se vérifie le mieux la cohérence profonde de son expérience spirituelle. Qu'il suffise d'en relever ici, entre autres, quelques témoignages significatifs dans les « Mémoires ». Ainsi raconte-t-il, dans les premiers cahiers, comment, au début du Carême 1642 une sorte d'osmose s'est réalisée entre son oraison et sa prédication, dans une même docilité à l'Esprit-Saint qui, tout en parlant pour ainsi dire par sa bouche, le « tenait recueilli ». La page mérite d'être citée intégralement. Parlant de la présence quasi sensible en lui du Seigneur Jésus, devenu, selon ses propres termes « ma seconde âme, l'âme de mon âme ou à vrai dire ma propre âme » (M 1, 98), il poursuit :

« Il est dans ma bouche et dans mon cœur et mon esprit pour parler et me faire dire ce qu'il veut, et me faire faire s'il veut ; comme tous ces jours-ci, le dimanche gras, le premier dimanche de carême et deux ou trois jours de cette semaine, dans lesquels Notre-Seigneur parlait visiblement et sensiblement par ma bouche.

Pour le premier dimanche (9 mars 1642), cela fut assez visible. Et ce fut après avoir reçu à mon réveil de la part de Dieu les choses que je devais dire, et cela en un instant, avec quelques larmes que je ne pus contenir, exprimant en moi pour le peuple ce que (je) leur devais expliquer. Je me souviens que ce discours fut prononcé avec telle véhémence et force, depuis le commencement jusqu'à la fin, et avec telle éloquence de paroles et énergie, que je ne pouvais croire que cela vînt de moi, que l'on a vu si longtemps, par la miséricorde de Dieu, bégayant, idiot et stupide, comme je l'ai dit ailleurs. Ce qui me fait encore croire le même / c'est que j'étais recueilli, et les peuples tout touchés. Au sortir de laquelle prédication, j'étais tout près de faire mon oraison, et la fis.

Le dimanche d'après (16 mars 1642), il m'arriva tout le même. Et je n'avais rien en la mémoire en entrant dans la chaire, et ne pensais qu'à m'unir à mon Jésus et son divin Esprit, qui le faisait prêcher dans la terre. J'entretins le peuple encore avec plus de force et d'efficace ; et j'avais à tout moment lumière après lumière pour les entretenir, avec des mouvements que les seuls auditeurs peuvent exprimer. Cet Esprit qui parlait me tenait recueilli. Et, en sortant de la chaire, je me mis en prière dans la même église. L'onction de la chaire servait à me recueillir… » (Mc 99/M 1, 81).

Autre témoignage révélateur de la progressive cohérence de la vocation missionnaire de M. Olier. Lorsqu'il s'apprête à prendre la charge de la paroisse Saint-Sulpice, il ne l'envisage que comme une courte étape avant de partir, avec ses compagnons, « parmi les Gentils et les peuples infidèles » :

« C'est là – écrit-il le 30 juillet 1642 – où j'espère d'aller après avoir travaillé à l'imitation de notre Maître l'espace de 3 ans et demi. Car après, Notre-Seigneur nous fera cette grâce d'aller *in dispersionem gentium,* comme le fit Notre-Seigneur après sa mort, car par le très Saint-Sacrement de l'autel il se rendait présent partout où étaient ses apôtres pour publier la gloire de son Père. » (M 3, 230).

Mais en septembre de cette même année le Maître l'amène à purifier son intention missionnaire et à comprendre que c'est en se donnant à fond, de manière désintéressée, à l'œuvre du Séminaire, pépinière d'apôtres pour le monde entier, qu'il réalisera, en fait, sa véritable vocation apostolique. La confidence que M. Olier en fait dans les « Mémoires » vaut d'être rapportée :

« Aujourd'hui… en l'action de grâces, après avoir recommandé à N.-S. les affaires de l'Eglise au Levant, où il semble qu'il a dessein de se faire honorer, à cause que les Grecs se disposent à la réunion avec le Saint-Siège, comme, recommandant à Dieu cette affaire, l'ayant encore recommandée à un grand serviteur de Dieu, j'ai prié sa Majesté qu'il lui plût donner son Esprit aux bonnes âmes qui ont ce zèle d'y aller travailler, mais voyant la division qui se rencontre parmi les sujets qui se disposent à ce travail, je me suis senti tout enflammé de désir que sa bonté se fît servir ; mais, comme j'avais été rebuté dans le commencement de ma prière, à cause que j'y venais avec quelque intérêt de contribuer à ce dessein, par moi ou par les nôtres ; et même que j'ai été obligé de me dépouiller de cette pensée et me purifier devant que de pouvoir entrer plus avant en l'oraison. Je n'osais plus penser à cela. Mais, toutefois, après m'être dépouillé entièrement de moi-même et de tout intérêt particulier, qui se fourre partout, et lequel est insupportable à la pureté de l'amour et à la sainteté de Dieu, qui n'a que faire de nous et qui ne demande que d'être aimé purement dedans lui et dans ses intérêts seulement, / alors je me suis senti tout d'un coup obligé à prendre soin particulier de la jeunesse que Dieu m'adresse, pour la remplir de la sagesse de Dieu et de son zèle, pour le servir partout, et pour lui préparer des sujets qui portent son saint nom par tout le monde ; alors je me suis trouvé les

bras de l'âme ouverts pour recevoir tout le monde qui se présenterait à ce sujet ; et je me voyais dans l'état où Notre Seigneur m'a tenu tous ces jours passés : à savoir comme une pierre fondamentale sur laquelle deux arcades ou deux églises venaient se reposer ; et je voyais encore comme si je recevais en mon sein grand nombre de personnes qui, après, en sortiraient tout allumées pour le service de Dieu… » (M 4, 11-12).

De cette expérience spirituelle, indissociablement mystique et apostolique, devait naître « la Compagnie de Saint-Sulpice », comme M. Olier en aura la confirmation le 28 mai 1643 :

« A la gloire de Dieu, ce jeudi de la Pentecôte, me présentant à N.-S. pour dire la sainte messe, ayant été tout occupé le matin dans les desseins que la bonté divine m'avait ouverts pour le service de son Eglise, il lui a plu me dire : « Je veux que tu t'occupes à former une compagnie apostolique : je vivrai en toi comme je faisais avec mes disciples. » Par-là, je voyais la Compagnie de Saint-Sulpice, dont les particuliers devaient avoir l'esprit apostolique pour aller après fonder des Eglises pour Dieu. Et je voyais qu'il ne fallait point nous amuser à établir des maisons çà et là, nous multipliant en diverses fonctions, comme de collèges et autres choses ; mais seulement à bien former les sujets qui sont entre nos mains, qui serviraient après à fonder et établir ailleurs des maisons. De plus qu'il ne nous fallait pas appliquer tant aux peuples, mais que ces sujets, par après, s'y appliqueraient utilement et feraient merveille pour Dieu. » (M 5, 107).

3. LES IMPLICATIONS THÉORIQUES DE CES PRATIQUES

La pédagogie de la formation spirituelle, chez M. Olier, est véritablement une « pratique », enracinée d'abord dans une « expérience » personnelle, qui s'éclaire progressivement de l'intérieur. Déjà entrevu jusqu'à présent, cet éclairage « théorique » demande maintenant à être mis en valeur. Il faut pour cela se placer successivement à deux plans ; celui de la « perfection chrétienne », commune, ou de la « vie intérieure », comme dit volontiers M. Olier ; celui de la sainteté proprement sacerdotale et de l'efficacité du ministère des prêtres.

LA PERFECTION CHRÉTIENNE COMMUNE

Ce qui est premièrement impliqué dans sa pédagogie de la formation spirituelle des pasteurs qui lui sont confiés, c'est l'idée que M. Olier se fait, par expérience, de la perfection de la vie chrétienne commune à tous les baptisés.

Le « Renouvellement du christianisme »

Une telle idée ne va pas, à son époque, sans être relativement originale par rapport à la pratique courante. Lui-même s'en est, semble-t-il, progressivement rendu compte, après avoir passé les premières années de son ministère à « missionner » dans les campagnes avec la petite troupe apostolique des disciples de Monsieur Vincent, son premier maître. A l'été 1642, alors que M. Olier devient curé de Saint-Sulpice et animateur du Séminaire, il prend mieux conscience de sa vocation propre. Bien sûr, il se sent appelé à travailler à « renouveler le christianisme… premièrement par la voie des peuples, leur montrant ce qu'ils sont obligés de faire comme chrétiens ». Mais cela va bien au-delà de ce qu'il avait fait au cours de ses missions antérieures, comme il l'indique dans les « Mémoires ».

« En effet, je me souviens, il y a plus de six ou sept ans, que je disais à un missionnaire que ce que faisait la Mission n'était qu'un commencement et une préparation de ce qui se doit faire dans l'Eglise, à cause que la vocation de la Mission ne va qu'à faire faire les confessions générales / ne va qu'à purifier le cœur et ne fait que cela, de les porter à faire pénitence. Elle

ne va pas à enseigner la pratique du christianisme, elle n'instruit pas des sentiments chrétiens. » (M 2, 424-425).

Quels sont donc les véritables « sentiments chrétiens » que M. Olier rêve de répandre dans « les peuples » ? Il s'en explique :

« Or … pour ce renouvellement du christianisme, afin de le montrer conforme à son institution, il faut savoir que Notre-Seigneur, en s'en allant du monde, se laissa dans la terre entre les mains de ses disciples, et se laissa en état glorieux, quoique couvert dessous cette apparence du pain. Et, par ce divin sacrement, il a formé toute son Eglise, non pas par prédication et miracles formels – car cela ne convient pas à l'état du sacrement – mais en parlant intérieurement aux âmes, en les illuminant, en donnant force et vigueur aux esprits : bref, en imprimant dans les cœurs des sentiments conformes aux siens, des mouvements pareils, des inclinations et dispositions toutes semblables – qui est proprement l'Eglise de Notre-Seigneur et le christianisme, lequel consiste à la société des âmes remplies d'un même intérieur que Jésus-Christ, remplies des sentiments, des dispositions, des vertus et mœurs semblables aux siennes. C'est ce qu'il commence de faire par le baptême, qu'il continue par la confirmation, et enfin qu'il achève par le Saint-Sacrement, se mêlant lui-même dans les âmes et les rendant parfaitement semblables à lui, / les faisant une même chose avec lui… Et c'est un bien auquel nous devons prendre garde de nous rendre fidèles… » (M 2, 427-428).

Bien au-delà d'une simple purification du cœur de type ascétique la vie chrétienne n'est rien moins que la vie en Jésus-Christ, sur la base, toute positive, d'un « bien » qui est donné à tous les baptisés par les trois grands sacrements de l'initiation. Autrement dit, tout baptisé, toute « âme vraiment chrétienne », est appelée à vivre l'Esprit. M. Olier y revient très fréquemment au cours des « Mémoires ». Ainsi en juillet 1642, il note :

« Car une âme vraiment chrétienne doit être réglée, menée et conduite du Saint-Esprit, et pour cela elle est appelée spirituelle, à cause qu'elle est possédée de l'Esprit et conduite par l'Esprit, comme Notre-Seigneur : *ductus a Spiritu in deserto, rediit in Spiritu*, etc. » (M 3, 118).

Il y a chez lui une conviction qui s'enracine, bien évidemment, on l'a vu, dans sa propre expérience. Le mois précédent, il commentait sa devise – « *Sanctificetur nomen tuum* » - en écrivant :

« C'est mon unique but de faire sanctifier le nom de Dieu en tout ! et j'ai parfois senti ce qu'il désirait par ces paroles et les autres qui suivent, tout de même que si j'eusse vu ouvert le cœur de Jésus-Christ ; parfois aussi c'était en le répandant en moi et me le faisant sentir comme il le sent en soi. Qui est le but de Notre-Seigneur dans le christianisme : de nous faire sentir intérieurement ses sentiments et les répandre dans nos âmes. *Hoc sentite in vobis quod et in Christo Jesu. Vivo ego, jam non ego, vivit vero in me Christus*. La vie intérieure de mon âme et les sentiments qui la remplissent, ce sont les sentiments mêmes de Jésus et sa vie même qu'il y répand. » (M 2, 272).

Et de cette conviction, M. Olier n'hésite pas à témoigner désormais chaque fois que l'occasion lui est offerte de s'entretenir avec des chrétiens. Ainsi, nous a-t-il laissé, dans les premiers cahiers des « Mémoires », l'essentiel d'une « conférence de piété à des personnes qui le désiraient beaucoup », telle qu'il la fit au printemps 1642, avant même de devenir curé de Saint-Sulpice :

« Je me souviens donc – écrit-il – que je leur disais que la perfection intérieure du chrétien était d'avoir un intérieur semblable à Notre-Seigneur, un intérieur si conforme qu'il en soit une image… *Quotquot baptizati estis Christum induistis* : tous autant que vous êtes, qui / êtes baptisés, vous êtes revêtus de Notre-Seigneur. C'est-à-dire, par-dessus votre vieil homme, par-dessus votre chair, par-dessus votre nature corrompue, a été répandu le Saint-Esprit ; lequel a imprimé en même temps des inclinations et sentiments nouveaux, qui sont les inclinations mêmes et les mêmes sentiments qu'il répandait en Notre-Seigneur. Si bien que, selon saint Paul, quand l'on considère ces sentiments et dispositions intérieures semblables à Notre-

Seigneur, on appelle cela en nous Notre-Seigneur… Or quand on considère l'Esprit qui donne ces sentiments, qui imprime ces dispositions, mouvements et inclinations en notre âme, cela s'appelle l'Esprit. Vous êtes spirituels, conduits par l'Esprit, renouvelés par l'Esprit… » (M 1, 321-322).

Le Mystère de l'Eglise

Cette conception, très paulinienne, de la « vie intérieure » de tout chrétien, avait été inculquée à M. Olier par son maître Condren. Au cours d'une retraite faite sous sa conduite, en 1636, « réalisant » en quelque sorte pour la première fois lui-même, semble-t-il, toute la richesse de sa propre existence baptismale, il avait été tout surpris, pendant une méditation, d'entendre le Christ lui dire intérieurement : « Je suis présent réellement aux âmes ». Et, en mars 1642, au début des « Mémoires », M. Olier confie :

« Je fus bien aise, voyant mon directeur, d'apprendre et d'être éclairci de cette vérité, aussitôt après lui avoir raconté ce qui s'était passé. Il me dit : "Cela est vrai, Notre-Seigneur est présent réellement aux âmes. *Christum habitare per fidem in cordibus vestris. Per fidem* : c'est-à-dire la foi est le principe de sa demeure. Et son divin Esprit le forme avec ses vertus : *Donec formetur in vobis Christus*." » (M 1, 23).

La leçon ne devait pas être oubliée, et M. Olier ne manquera pas, à l'occasion, d'y faire référence par la suite. Ainsi, en juillet 1642, commentant le verset du psaume « *Qui regis Israël intende, qui deducis velut ovem Joseph* », il expliquera que

« pour entendre cela il faut savoir que Notre-Seigneur habite dans les chrétiens, qu'il est présent réellement aux âmes, comme autrefois il lui a plu me l'enseigner : il y est plus volontiers qu'il n'est dans un ciboire ; il y est en sa manière spirituelle… » (M 3, 50).

Cette conception du « christianisme », on le voit, est inséparable d'une conception du mystère de l'Eglise en sa réalité la plus profonde. Mystère du « Corps mystique » du Christ, que M. Olier envisage volontiers comme celui de la « religion » de Jésus envers le Père étendue à tous ses membres par son esprit. Ainsi, en mai 1642, commentant le « Cantique des trois enfants dans la fournaise », il y voit « Notre-Seigneur » qui répandait en eux ses louanges, glorifiant et magnifiant Dieu

« par leur bouche, excitant ainsi ses membres à louer Dieu comme lui, et pouvant dire de ses membres et de son corps mystique ce que David disait de son corps matériel et grossier : *Cor et caro mea exultaverunt in Deum vivum* : mon cœur et ma chair, mon esprit et mon corps se sont réjouis en Dieu. *Omnia ossa mea dicent : quis similis tibi* ? : tous les membres de mon Corps, et même les plus grossiers, diront, aussi bien / que les parties les plus spirituelles… : *Domine, quis similis tibi ?...* L'Eglise ayant été formée pour cela, et pour aider Jésus en sa religion, et pour la rendre plus célèbre et plus magnifique envers Dieu… » (M 1, 353-354)

Or c'est au cœur de cette perspective foncièrement « religieuse » du mystère de l'Eglise que M. Olier situe la dimension apostolique et missionnaire. Tous les baptisés qui participent à la vie sacramentelle y ont part. A la fin de juin 1642, par exemple, il note dans les « Mémoires » :

« Et je viens même d'apprendre en l'oraison que Notre-Seigneur s'était mis au très Saint-Sacrement de l'autel pour continuer sa mission jusques à la fin du monde et (d')aller, par ce moyen, par tous les coins du monde pour prêcher la gloire de son Père ; et que les hommes apostoliques, et que tous les apôtres étaient de partout (?) porteurs de Jésus-Christ : ils portaient partout Notre-Seigneur, ils étaient comme les sacrements qui le portent, afin / que, sous eux et par eux, il publiât la gloire de son Père… »

Ces « hommes apostoliques », ce sont évidemment les prêtres, mais aussi tous les chrétiens sans distinction : M. Olier, en effet, parle ensuite du baptême, de la confirmation et de l'eucharistie, en indiquant que le Christ

« se multipliant ainsi en tous par la sainte communion, il veut agir en tous à la gloire de Dieu ; et ainsi : *qui administrat, tanquam ex virtute quam administrat Deus, ut in omnibus honorificetur Deus per Jesum Christum*. Ainsi Notre-Seigneur Jésus est celui qui / fait tout le bien de l'Eglise. Il vit ainsi en tous pour l'honneur de son Père et se sert de tous les fidèles comme de sacrements sous lesquels il habite et opère diversement pour la gloire de Dieu… » (M 2, 314-315 et 316-317).

La vie chrétienne est « mystique »

Cette conception de la vie chrétienne commune, envisagée comme une véritable vie « spirituelle », c'est-à-dire une vie dans et par le Saint-Esprit, est ainsi foncièrement « mystique ». Non pas au sens, cependant, où M. Olier envisagerait que tous les baptisés puissent et, moins encore, doivent être favorisés – comme il le fut lui-même, semble-t-il – de faveurs extraordinaires. Il insistera, tout au contraire, de plus en plus sur l'importance primordiale pour tous – « mystiques » y compris, d'ailleurs – de suivre ce qu'il appelle « la conduite de la foi ». Il s'élèvera souvent – par exemple à la fin de l'été 1642 – contre les chrétiens

« qui ne se contentent pas de la lumière de la foi que le Saint-Esprit répand dans leurs âmes pour opérer à la gloire de Dieu, qui leur fait connaître assez leur devoir et leur obligation… contre ceux qui ne sont (pas) contents des simples motions du Saint-Esprit, dont il les touche par inspiration commune pour les solliciter à leur devoir, mais demandent toujours des miracles, / des merveilles, des lumières extraordinaires, des révélations, des extases et des ravissements, des transports qui les obligent à recevoir l'Epoux, voulant toujours qu'il soit dit et qu'elles remarquent « Digitus Dei hic est » : « le doigt de Dieu, c'est-à-dire l'opération extraordinaire du Saint-Esprit est en moi » ; ce qui déplaît beaucoup à Dieu, qui veut que l'on se contente de la conduite de la foi, et qu'on ne recherche point autre chose… » (M 3, 375-376).

Ceci, d'ailleurs – il faut le noter – tout en sachant reconnaître que certaines âmes chrétiennes pouvaient très bien être élevées par Dieu à de très hautes faveurs mystiques, comme ce fut le cas, entre bien d'autres, pour sa confidente spirituelle Marie Rousseau. En octobre 1642, « tout rempli d'étonnement des grandes grâces que Dieu communiquait », justement, à celle qu'il appelle « la bienheureuse Marie de Gournay », il apprend

« les dispositions et sentiments dans lesquels il fallait entrer dans la rencontre et communication de ces personnes, qui, aux cœurs mal disposés laissent souvent de mauvais effets, comme esprit de curiosité et de jalousie, esprit d'envie et autres… Je vis donc qu'il / fallait dans l'entretien de ces personnes élever son esprit à Dieu pour adorer et admirer sa bonté infinie qui se communique si libéralement hors de lui … 2 Il est bon de se consoler et se réjouir de la satisfaction que prend Dieu à se communiquer … 3 Il faut se réjouir encore pour le bien du prochain et du choix qu'il plaît à Dieu de faire de sa personne pour lui verser ses grâces… 4 Il faut en remercier Dieu pour le prochain et pour tous ceux qui reçoivent les dons et les grâces de Dieu… » (M 4, 180-181).

Mais le plus significatif, sans doute, c'est que, pour M. Olier, toute vie chrétienne véritable, même si elle ne conduit pas nécessairement à de telles faveurs divines, purement gratuites, doit être vécue dans une perspective mystique, et non pas ascétique. Autrement dit, la perfection de la « vie intérieure » commune suppose que le primat soit donné, non pas à l'effort humain, mais bien au don premier de l'Esprit. Sans doute, en septembre 1646, M. Olier résumera-t-il la « voie de la perfection chrétienne » par ces trois mots : « anéantissement, séparation et oraison : anéantissement vers soi, séparation des créatures, oraison devers Dieu ». Dans l'explication qu'il en donne, on devine que les deux premières attitudes ne sont, pour ainsi dire, que l'envers de la troisième et qu'en réalité celle-ci a le rôle primordial :

« Anéantissement, qui dit l'anéantissement des propres désirs et de toute la vieille créature et de tout le propre en nous, comme de l'esprit propre, la propre volonté et tout ce qui n'est point de Jésus-Christ, afin d'établir en soi dans sa place le nouvel homme et y attirer Jésus-Christ, qui n'y descend que par le vide de nous-mêmes ; et, comme l'on fait descendre le feu par l'absence de l'air que l'on attire, ainsi l'on fait descendre Jésus-Christ en l'absence du vieil homme que l'on a retiré. L'éloignement et la séparation des créatures, dans lesquelles on ne s'épanche pas et dont on ne se remplit pas fait que la loi nous fait voir en eux (sic) le Fils de Dieu… Troisièmement, l'oraison attire Dieu en nous, nous fait un avec lui, nous tient en société avec lui et nous remplit aussi de lui, nous tient en sa présence perpétuelle, nous fait regarder cet objet unique et amoureux : elle nous transforme en lui par communion des qualités divines. » (M 8, 116).

Sans doute faut-il « l'anéantissement » pour « attirer Jésus-Christ » - on serait tenté de dire par la méthode du vide… - mais, en réalité, c'est la grâce même de la contemplation qui « attire Dieu en nous ». En mars 1642, en tout cas, M. Olier, sur la base de sa propre expérience, avait indiqué clairement que l'important, face à nos défauts, ce n'était pas « de les éplucher » mais bien de « nous donner beaucoup au Saint-Esprit qui habite dans nous » : c'est, en effet, explique-t-il un « stratagème » de notre « amour propre » que

« de nous appliquer à nous-mêmes sous le beau prétexte de regarder notre misère et nous en corriger. Mais c'est le moyen de n'en sortir jamais, car nous ne faisons que nous décourager et même perdre le temps, n'étant pas capables de nous élever par-dessus nous-mêmes et de nous corriger.

Le moyen, s'il me semble, qui m'a beaucoup aidé – et qui en a aidés beaucoup d'autres à qui je l'ai proposé – est celui-ci : Etant, comme je suppose dans la grâce qui nous lie au Saint-Esprit et qui le rend présent en nous, joint à une bonne volonté, de nous corriger de nos défauts, au lieu de les éplucher, c'est de nous donner beaucoup au Saint-Esprit qui habite dans nous, afin qu'il nous élève au-dessus de notre misère et qu'il nous fasse faire nos œuvres par lui, puisqu'il est dedans nous pour nous faire opérer saintement et dignement de Dieu. Il veut être notre principe pour nous faire agir selon le bon plaisir de Dieu. Car, de nous-mêmes, nous ne pouvons rien faire qui plaise à Dieu, et tout ce que le Saint-Esprit n'opère pas, il est chair… *Quod natum est ex carne caro est*. Ou, au contraire : *Quod natum est ex Spiritu Spiritus est*… » (M 1, 144).

Voilà le véritable « christianisme », au « renouvellement » duquel M. Olier se sent la vocation de travailler, avec ses disciples, « afin de le montrer conforme à son institution » (cf. M 2, 247 : cité supra). Et la conduite des « peuples » sur la voie de la « vie intérieure » ainsi conçue commande fondamentalement, semble-t-il, toute la pédagogie de la formation spirituelle qu'il développe au Séminaire et dans la Compagnie naissante. Ou, pour dire les choses autrement, là en est le premier présupposé, la première implication, au plan « théorique ».

LA SAINTETÉ SACERDOTALE ET L'EFFICACITÉ DU MINISTÈRE DES PRÊTRES

Cette réforme des « peuples », ce « renouvellement » de toute l'Eglise de son temps, M. Olier, en fait, va y travailler à la source, pourrait-on dire, en se consacrant, avec ses disciples, à la formation des prêtres. Son maître Condren l'avait déjà engagé, de manière décisive, dans cette voie. A l'été de 1642, ses conseillers – notamment Marie Rousseau et le Père Bataille, leur commun directeur spirituel – l'aident de leurs encouragements à préciser définitivement sa vocation. Les « Mémoires » en portent de nombreux témoignages, tel celui-ci, en date du 18 juillet. Parlant de Marie Rousseau, M. Olier écrit :

« C'est elle qui a fait l'affaire de la cure, dans la vertu du Saint-Esprit et la conduite de son directeur. C'est elle qui nous a, premièrement, assemblés à Vaugirard… C'est elle qui m'a

fait prendre la cure de Saint-Pierre, ou Saint-Sulpice. Et devant que l'affaire fût faite, … elle vit en extase et ouit aussi de Dieu que je devais être un nouveau saint Pierre dans l'Eglise, qui devait travailler à son renouvellement. Elle vit tout le bien que nous devions faire dans la cure. Elle vit combien de prêtres sortiraient du Séminaire, auquel la miséricorde de Dieu donne sa bénédiction, - qui est cet Ordre de saint Pierre qui doit renouveler l'Eglise… » (M 3, 82).

Parce que M. Olier va ainsi « travailler à la réforme des peuples par la sanctification du clergé », ce qui est impliqué, en second lieu, dans sa pédagogie de la formation spirituelle, c'est l'idée qu'il se fait, toujours par expérience, de la sainteté sacerdotale et de l'efficacité du ministère des prêtres.

Une « haute idée de la sainteté des prêtres »

Dès le début des « Mémoires », M. Olier indique que, tout jeune encore – « dès l'âge de 7 ans » -, il eut une très haute « idée de la sainteté des prêtres », grâce sans doute à l'influence de son entourage – « mon père ou ma mère, ou les bonnes personnes qui hantaient à la maison » - et il raconte :

« Je crois donc que, par leur moyen, je pus recevoir cette haute idée de (la) sainteté des prêtres. Jusque-là que, dans mon pauvre esprit d'enfant, les voyant à l'autel, je les croyais ne vivre plus que de la vie de Dieu, et qu'ils étaient si appliqués et consommés en lui que je m'étonnais de les voir cracher, et souffrais avec grande peine de les voir tourner la tête, croyant qu'ils eussent tout à fait perdu l'usage de la vie, / n'en ayant que pour Dieu et pour faire le divin sacrifice, comme les saints du ciel, séparés entièrement et morts à tout le monde. Enfin je les croyais devoir être tout autres et tout changés depuis qu'ils étaient revêtus de leurs habits sacerdotaux et surtout depuis qu'ils étaient montés au saint autel… » (M 1, 12-13).

La ferveur naïve de l'enfant idéalisait évidemment la réalité… mais la réalité, à l'époque, devait être tellement loin de l'idéal. De l'idéal sacerdotal, de l'idéal chrétien, tout simplement, en bien des cas.

De vrais chrétiens

On reprocherait aujourd'hui volontiers à M. Olier d'avoir voulu faire du prêtre une sorte de « super-chrétien » : peut-être oublie-t-on que sa première tâche de réformateur du clergé, au XVIIe siècle, a été de commencer par faire des prêtres et des futurs prêtres de vrais chrétiens… Il est, en tout cas, très frappant, pour le lecteur des « Mémoires », de constater l'importance des développements consacrés à la « perfection chrétienne » fondamentale, telle qu'elle a été précédemment esquissée. Et cependant, nous savons par un passage daté de la fin d'août 1642 que, dès ce moment, M. Olier s'est déchargé sur ses collaborateurs de la plupart des tâches paroissiales pour se consacrer en priorité à l'œuvre de la formation des clercs du Séminaire : M. de Foix est chargé du service des « pauvres » de la paroisse, M. de Bassancourt du « culte extérieur de l'église », à M. du Ferrier a été confiée « la conduite des prêtres habitués ». En effet, ajoute M. Olier :

« [il] semble que Notre-Seigneur m'ait voulu laisser à travailler au-dedans de la famille sur les jeunes personnes qui sont au Séminaire, dans lesquelles il veut que j'imprime l'intérieur de sa personne, à mesure qu'il m'en communique quelque chose – qui est justement ma vocation. » (M 3, 370).

Aux clercs qu'il a ainsi pour mission de former, M. Olier ne propose pas je ne sais quelle spiritualité particulière, mais il cherche d'abord à les introduire « à la vie et aux vertus chrétiennes » communes à tous les baptisés. Et les passages des « Mémoires » sont très nombreux où il fait référence aux exigences baptismales fondamentales, quitte à montrer qu'elles s'appliquent *a fortiori* aux prêtres. Qu'il suffise de donner ici, deux exemples

caractéristiques de la « manière » de M. Olier. Aux environs de Pâques 1642, un « jeune clerc qui avait ressenti de la peine à quitter l'extérieur du monde, mais entre autres à quitter ses cheveux » au moment de la tonsure, vient consulter M. Olier, qui raconte :

Il me demandait pourquoi on avait tant d'attache à ces excréments, à ces parties superflues de la nature. Je lui répondis au moment que cela venait du fond de l'amour-propre, et de la complaisance en soi-même, et du grand désir qui est en nous de complaire au monde et d'avoir part en son / estime et son affection… » (M 1, 278-279).

Dans le développement qui suit – s'agit-il encore de l'entretien tel qu'il s'était passé, ou bien de la réflexion de M. Olier après-coup, au moment où il est écrit ? peu importe – très vite arrive la référence au détachement indispensable à tout chrétien, à tout baptisé, détachement qui est, bien entendu, le fruit de l'Esprit :

« A cause que les chrétiens, par leur baptême, ont renoncé à cette vie d'Adam, et aux plaisirs qu'ils prenaient en ce monde, recevant par ce sacrement une nouvelle vie, / nous sommes morts à celle-ci pour ne vivre qu'à l'autre… Et la bonté de notre Père … nous donne, par le baptême, le Saint-Esprit qui nous donne inclination de mort à ce monde… De plus il nous donne un désir grand du ciel et une estime de ce qui s'y passe, avec l'inclination et la facilité même de vivre ce que l'on vit dans les cieux, qui est la vie divine, une vie de résurrection… » (M 1, 280-281).

En octobre 1642, dans un long développement consacré aux prêtres, M. Olier s'adresse, dans une prière personnelle, à l'Esprit :

« Consommez tout dans votre feu, réduisez toutes les qualités malignes et tous les sentiments vicieux du vieil homme. Et je commencerai à posséder quelque petite qualité de l'holocauste et de l'hostie que vous désirez que je sois en votre Eglise, puisqu'il vous plaît me faire connaître que tous les prêtres doivent être des hosties et doivent participer aux dispositions de Jésus-Christ hostie au très Saint-Sacrement de l'autel. » (M 4, 101).

Nous sommes là au cœur de la spiritualité eucharistique chère au fondateur de Saint-Sulpice. Mais, cette qualité d'« hostie » serait-elle l'apanage exclusif des prêtres dans l'Eglise ? Il faut lire la suite :

« Hélas, les chrétiens sont obligés, selon saint Paul, à vivre comme des hosties. Ils doivent en avoir dans l'esprit les dispositions et les sentiments même dans le corps : *Obsecro vos, per misericordiam Dei, ut offeratis corpora vestra hostiam viventem, sanctam, Deo placentem, rationabile obsequium vestrum* : Je vous prie, mes enfants, par la miséricorde de Dieu, que vous offriez vos corps comme une hostie vivante, sainte et agréable à Dieu, avec un culte intérieur et spirituel …/… C'était la condition des hosties anciennes qui étaient présentées et nourries dans le temple, attendant le jour du sacrifice… De même en est-il des chrétiens, depuis le jour de leur baptême : ils sont tous dédiés et consacrés à Dieu… » (M 4, 101-102).

Et ce n'est qu'ensuite que M. Olier revient aux prêtres, pour dire :

« Ainsi des prêtres, à plus forte raison, qui sont tous consommés en leur intérieur dans ce feu divin qui a desséché / tout le fond des inclinations humaines, le fond de ces sentiments d'Adam et dispositions mondaines. Ils doivent bien plus être morts absolument à tout ce monde et vivre comme des hosties vivantes et saintes à Dieu. Et qui plus est, ils doivent être remplis, par-dessus les chrétiens, d'un culte intérieur et spirituel qui les applique à Dieu : *rationabile obsequium vestrum.* »

On le voit, dans la pensée de M. Olier, il s'agit simplement de faire des prêtres de « vrais chrétiens » dont la « vie intérieure » soit à la mesure de leur condition propre dans l'Eglise.

« Sortables » à leur vocation

Dans une perspective très paulinienne, il envisage, en effet, la sainteté comme un bien commun dans l'Eglise – comme la vie, en tous, du même et unique « Esprit de Jésus » dont les

« grâces » sont seulement diversement réparties de manière à être « sortables » à la « vocation » de « chacun ». M. Olier s'en explique, en ces termes, dans un long passage des « Mémoires » écrit à la fin de juin 1642, qui semble être caractéristique de sa pensée. Il explique que

« tous les saints ne sont rien que des sacrements vivants de Jésus-Christ. Et un même Esprit de Jésus opère par eux diverses choses, diverses grâces, divers sentiments et diverses lumières, et chacun pourtant sortables à sa vocation. Ainsi cet Esprit, différent et multiplié dans ses effets, n'est rien qu'un même Esprit en son principe… / Ainsi toute l'Eglise n'est qu'un Christ, toute l'Eglise n'est que le Christ partout exprimé, toutefois diversement par diverses personnes qui, toutes, représentent quelque chose de lui… » (M 2, 319-320).

Et parmi cette diversité des « saints qui ont paru dans l'Eglise », il cite aussi bien François d'Assise que le diacre Philippe ou saint Paul (cf. M 2, 320-321 passim). Ce n'est pas qu'il méconnaisse le rôle original du prêtre dans l'Eglise. Il lui consacre même de longs développements dans son Journal, en particulier à la fin de l'année 1642 et dans les premiers mois de 1643, alors qu'il est en pleine activité de formateur au Séminaire. Sans entrer ici dans le détail de la théologie olérienne du sacerdoce, il suffit d'en rappeler la perspective centrale : « les prêtres », selon M. Olier, « ce sont ceux qui entrent dans la charité de Jésus-Christ comme chef de l'Eglise », comme il le disait dans un « sermon de carême… à l'Oratoire » (cf. M 4, 266 et 280), dont il a écrit l'essentiel dans les Mémoires ». Comme saint Sulpice, dont il lit « la vie » en août 1642, à son arrivée à la paroisse, le prêtre apparaît ainsi à M. Olier comme « le procureur de tous les enfants de l'Eglise », chargé, à ce titre, de « satisfaire aux devoirs qu'ils sont obligés de rendre à Dieu : *constititur pro hominibus in his quae sunt ad Deum* » (cf. M 3, 338 et 339). C'est pour les rendre, autant que possible, « sortables » à cette « vocation » que le fondateur du Séminaire se préoccupe d'engager les clercs en formation sur les voies de la « perfection chrétienne », plus encore que les autres chrétiens. En juillet 1644, alors que se précisent dans sa pensée « les desseins de Dieu sur la Compagnie » - à savoir « de répandre l'esprit de prêtrise dans l'Eglise » - M. Olier formule les exigences à poser pour l'admission des candidats à la cléricature de la manière suivante :

« étant obligés d'être les plus parfaits des chrétiens en cette qualité, on ne les admettra pas qu'ils ne soient trouvés dedans la perfection chrétienne, ou au moins y aspirant et y voulant parvenir, ne laissant aucune vertu qu'ils ne veulent acquérir… » (M 7, 23).

Ce qui, très concrètement, est cependant le plus révélateur sans doute des préoccupations du fondateur du Séminaire pour la formation spirituelle des prêtres, on le trouve dans le brouillon du sermon pour le « jour de saint Sulpice », tel que M. Olier l'a écrit dans les « Mémoires » en août 1642, au moment de son arrivée à la paroisse. Prenant pour point de départ la phrase de l'épître aux Hébreux « *Omnis pontifex assumptus ab hominibus, pro hominibus constitutitur in his quae sunt ad Deum* », le prédicateur, en fait, développe toute une présentation de la véritable « vocation » sacerdotale. Trop de fils de famille étaient alors poussés dans la cléricature dans la seule perspective d'un « bénéfice » et sans égard aucun aux qualités requises et aux signes de l'appel de Dieu « pour entrer dedans l'état ecclésiastique ». Indigné, M. Olier s'inquiète de constater que bien des laïcs l'emportent en sainteté de vie sur les prêtres dont ils n'ont pourtant pas les responsabilités dans l'Eglise :

« C'est une chose honteuse de voir des âmes séculières dans l'union de Dieu et capables d'instruire des âmes de piété à l'union divine, et voir des prêtres qui n'y sont pas parvenus et ne savent pas ce que c'est. N'est-ce pas une chose honteuse que le prêtre – qui doit servir à élever toutes les âmes à Dieu / et leur communiquer la grâce et l'Esprit, et toutefois en être moins rempli que les autres ? « *Sanctificabor in eis qui appropinquant mihi, et glorificabor, etc…* : Je serai sanctifié par ceux qui approchent de moi et mon Nom (?) sera glorifié par leur moyen ». Le moyen que Dieu soit sanctifié dans les âmes et que sa sainteté soit propagée (?) dedans le cœur des peuples par les prêtres qui approchent de Dieu, si eux-mêmes tout les

premiers ne sont saints et sanctifiant les autres, s'ils ne sont eux-mêmes les plus proches de Dieu ? » (M 3, 327-328).

Et dans le même « sermon du jour de saint Sulpice », le fondateur du Séminaire souligne, en particulier, l'importance à ses yeux, dans cette perspective, d'une formation à la vie de prière pour les futurs pasteurs :

« … il faut donc avoir des âmes dans la charité, des âmes qui aiment l'oraison, … afin de parvenir soi-même premièrement à l'union de Dieu pour pouvoir après donner l'instruction aux autres ; et connaître premièrement en soi les voies divines pour après en instruire les autres. » (M 3, 327).

Il en va de même, on peut le penser, de toute la pédagogie de la formation spirituelle mise en œuvre par M. Olier au Séminaire : direction spirituelle, *lectio divina*, « dévotion au très Saint-Sacrement », tout comme l'oraison, ont pour but de former de saints prêtres, vivant les premiers de la vie de l'Esprit, autrement dit de la « perfection chrétienne », pour pouvoir y initier « les peuples », puisque tel est le véritable « renouvellement du christianisme » qui s'impose, dont « l'ordre des prêtres » doit être l'artisan principal dans l'Eglise.

L'EFFICACITÉ DU MINISTÈRE SACERDOTAL

Ici, cependant, se laisse déjà deviner la dernière implication de la pédagogie spirituelle de M. Olier : la manière dont il envisage l'efficacité du ministère des prêtres pour la réalisation de cette réforme de l'Eglise de son temps. Sur ce point précis – plutôt, semble-t-il, que sur une « théologie du sacerdoce » comme telle – il avait être marqué par les conceptions du Pseudo-Denys, à partir surtout de la fin de l'année 1645.

Influences dionysiennes et expérience personnelle

Sans doute, bien avant, M. Olier était-il déjà imprégné, comme tous les spirituels de son temps, de la pensée dionysienne : à plusieurs reprises, dans son Journal, il fait allusion à « saint Denys ». C'est à lui, en particulier, qu'il se réfère pour affirmer que l'eucharistie est indispensable pour conduire les baptisés à la « perfection » chrétienne. Ainsi – après une première allusion en juin 1642 : « pour cela ce sacrement s'appelle par saint Denis *téléïôsis* en grec, ce qui signifie perfection » (M 2, 257) – il y revient en juillet de la même année :

« Il faut donc savoir … que le baptême ou la pénitence n'est rien que l'entrée à la vie et la sortie de la mort du péché ; en suite de ce sacrement, il en faut un troisième pour nous avancer vers la perfection, qui est le Saint-Sacrement de l'autel, nommé, comme je l'ai dit ailleurs, par saint Denys *téléïôsis* comme étant le sacrement qui nous marie à Jésus-Christ, qui nous fait un avec lui, qui nous consomme en lui, bref qui nous faits parfaits en Jésus-Christ. » (M 3, 157).

Cependant, nous apprenons par les « Mémoires » que c'est en octobre 1645 que M. Olier, pendant l'octave de la fête de saint Denys a été amené à lire personnellement ses œuvres, en particulier « La Hiérarchie céleste » et « La Hiérarchie ecclésiastique ». Le 6 octobre, en la fête de saint Bruno, M. Olier parle de

« la purgation des Anges bienheureux, dont hier – écrit-il – j'eus l'honneur de recevoir intelligence en lisant saint Denis, / où je fus appelé en la sainte oraison, où la bonté de Dieu me fit paraître qu'elle voulait que je lusse, pendant l'octave de ce saint, toutes ses œuvres ; et j'eus l'honneur en même temps d'avoir (?) ce grand saint en mon âme qui me faisait entendre qu'il me donnerait de son esprit en la lecture de ses œuvres. » (M 7, 291-292).

Et M. Olier précise, un peu plus loin, ce qu'il retire de la lecture des ouvrages du Pseudo-Denys :

« Je voyais en saint Denis, qui était une âme élevée en la sublime contemplation, en jouissance d'une pleine lumière dont il était revêtu, comme si c'était un soleil qui l'eût couvert, ce grand saint paré d'un langage semblable aux Anges… Ce grand saint était un Ange, en commerce avec eux, et traite avec l'Eglise comme en la société des Anges, parlant en termes

qui ressentent la plénitude et l'immensité de la lumière qui l'environne, parlant de Dieu dedans une éminence non pareille. Comme aussi des esprits bienheureux, remplis de ce même jour. / Il parle de même des Pontifes et des ministres de l'Eglise consommés dans l'Esprit, et qui opèrent en la vertu divine dessus l'Eglise. Il en expose (?) l'opération intérieure semblable à celle de Dieu, qui, étant un en lui (?) se répand et se dilate dessus les esprits de la Hiérarchie Angélique. Ainsi du Pontife, qui est un en lui-même et dans l'Esprit qui le possède (?) : il est dilaté dans les sujets qui reçoivent les opérations de l'Esprit se dilatant en eux et se répandant en abondance et plénitude… » (M 7, 293-294).

Ce qu'il découvre ainsi dans la théorie dionysienne de la sanctification « hiérarchique » - qui fait alors autorité – c'est la confirmation de son expérience personnelle. Bien souvent, en effet, M. Olier avait expérimenté, dans sa propre vie apostolique, l'efficacité « mystique » de son abandon personnel à l'action du Saint-Esprit.

Incarnation et résurrection

Au moment du Carême 1642, on s'en souvient, il avait constaté l' « efficace » merveilleuse donnée à sa prédication par la présence, quasi sensible, en lui du Seigneur Jésus qui lui paraissait comme parler par sa propre bouche (cf. Mc 99 / M 1, 81 : cité supra). Dans cette faveur sans doute extraordinaire, M. Olier ne voit qu'une expression particulière d'une réalité fondamentale qui, sous des formes beaucoup plus simples, se vérifie normalement dans la pratique pastorale commune. Le mardi de Pâques de cette année 1642, il s'en explique dans une page des « Mémoires » qui mérite d'être rapportée intégralement.

« Mardi de Pâques. Le matin, à l'office, m'a été donnée la résolution d'une difficulté qui me fut apportée la veille, sur ce que je disais qu'il ne fallait chercher que la gloire de Dieu et jamais la nôtre, qu'il fallait y être entièrement mort ; sur quoi on me dit qu'il y en avait, dans de certains ordres religieux, qui tenaient pour maxime qu'il fallait avoir de la réputation pour agir utilement pour Dieu, comme par exemple des prédicateurs et autres. A quoi il m'a été répondu et montré que c'était à faute d'être persuadé entièrement que tout le fruit dépendait de la Parole de Dieu, croyant que de soi-même on pouvait y contribuer, qu'ainsi l'on était bien aise de donner de l'estime de sa personne, comme contribuant à l'ouvrage.

Il faut, au contraire, travailler à donner l'amour et l'estime de Dieu et des choses divines, comme de sa Parole, la reconnaissant comme la source unique du fruit qui se doit / opérer. Et même y mettre toute sa confiance, se liant intimement à l'Esprit qui la produit, à savoir au Saint-Esprit, lequel nous est donné pour se servir de nous pour prononcer extérieurement sa Parole, laquelle serait autrement insensible et inutile au commun de l'Eglise… C'est donc au Saint-Esprit auquel il sa faut abandonner afin qu'il se serve de nous pour opérer par notre ministère et l'organe de notre parole ce qui lui plaît, se servant de la couverture d'une parole sensible pour porter sa Parole insensible dans le cœur ; laquelle parole ; en ce sens, est comme un mystère et un sacrement qui, sous des voiles sensibles et extérieurs, opère des grâces excellentes et intérieures dans le cœur des fidèles, continuant ainsi, en quelque sorte, le mystère de l'Incarnation, dans lequel le Saint-Esprit cache sous le Verbe sensible la Parole insensible et invisible de Dieu : *Verbum absconditum a saeculo*… » (M 1, 273-274).

Continuation « mystique » du mystère, fondamental, de l'Incarnation, le ministère du prêtre est, plus encore, participation à l'efficacité du mystère vivifiant de la Résurrection de Jésus. M. Olier l'a éprouvé personnellement, en juillet 1644, vis-à-vis de ses disciples de la Compagnie naissante : il se sent devenir « Esprit vivifiant » à leur égard, comme eux-mêmes auront à le devenir à leur tour, ainsi que tous les prêtres. S'étant rendu, le 30, « à Montmartre pour y conduire » sa « petite compagnie », il raconte dans ses « Mémoires » :

« Je me suis trouvé, en la très sainte messe, obligé de dire la messe du Saint-Esprit, et, en même temps, il a plu à la bonté de Dieu de me dire : « Je veux que tu tiennes la place du Saint-

Esprit sur ces enfants ». Et, en même temps, me sentant remplir du Saint-Esprit depuis les pieds jusques à la tête, je ressentais qu'en me tournant vers eux pour dire « *Dominus vobiscum* » j'avais une certaine substance en moi capable de les nourrir, comme si, de moi, elle fût sortie sur eux. Et il m'a été donné d'entendre que cela était l'intelligence des paroles de saint Paul : « *Secundus homo factus est in Spiritum vivificantem* ». A savoir que Notre-Seigneur, en sa seconde vie, qui est la vie de sa Résurrection sainte, était une vie semblable à / celle du Saint-Esprit. Et que Notre-Seigneur, depuis le jour de sa divine Résurrection, était tellement divinisé en son corps et son âme, il était tellement spiritualisé, perdu et consommé en Dieu que, maintenant, il sanctifiait et vivifiait par tout lui-même… » (M 7, 35-36).

Quelques pages plus loin, M. Olier ajoute :

« Et un prêtre, pour être véritable prêtre, il doit porter en soi Jésus-Christ sanctifiant les âmes par sa présence. Les prêtres doivent être les sources de grâces dans l'Eglise de Dieu, qui sont intérieurement "*in Spiritum vivificantem*"… » (M 7, 39).

Rayonnement « mystique »

Une telle conception, tout « intérieure », de l'efficacité du ministère sacerdotal pourrait sembler suspecte, malgré les distinctions que M. Olier y apporte. Ainsi, dans la suite du texte précédent, il écrit :

« Et, de même que le dehors des espèces du très Saint-Sacrement, quoique très saintes et sacrées en elles-mêmes par l'approche qu'elles ont au Fils de Dieu, elles ne sont pas pourtant en elles-mêmes les sources de la grâce, sanctifiante, mais seulement le fond de leur substance changée, transformée et transsubstantiée en Jésus-Christ, qui est la source de la vie divine – ainsi en est-il des prêtres, lesquels, quoique très saints en leur extérieur par l'approche et l'accès qu'ils ont à Jésus-Christ, résidant dedans eux, ce n'est pas leur extérieur qui doit sanctifier, mais le fond de leur âme transformée en Jésus-Christ, vivant et vivifiant son Eglise. » (M 7, 39).

Cette sorte d'identification entre « le fond de l'âme » vraiment spirituelle et « Jésus-Christ vivant et vivifiant » serait à interpréter à la lumière de la mystique rhéno-flamande, dont elle est visiblement inspirée. Elle ne signifie pas que M. Olier fasse de la sainteté personnelle du prêtre la cause de la sanctification des « peuples ». Il sait très bien, et il indique clairement, à l'occasion, que l'unique source de celle-ci est d'ordre sacramentel, à commencer par le baptême, dont les prêtres ne sont que les ministres. Ainsi note-t-il en 1643 :

« A la gloire de Dieu, ce 30 août, lisant ces paroles de saint Jean « *Ille baptizabit in Spiritu Sancto* », j'entendais comme saint Jean-Baptiste avait baptisé et lavé par l'eau pour figurer le baptême de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui devait baptiser et laver l'âme intérieurement par le Saint-Esprit… En même temps je voyais la haute dignité du prêtre qui continue dans l'Eglise cette fonction de Jésus-Christ de baptiser dans le Saint-Esprit, de donner le Saint-Esprit aux âmes, qui les nettoye du péché et les purifie entièrement. Je voyais comme chaque apôtre était un Jésus-Christ vivant continuant de donner le Saint-Esprit comme faisait le Fils de Dieu. C'est un pouvoir bien éminent au prêtre, et de beaucoup par-dessus sa condition, de donner le Saint-Esprit ; lui qui n'est que chair, lui qui n'est qu'impureté, lui qui n'est rien, donner ce qui est infiniment au-dessus de lui, disposer d'une personne divine et / éternelle, disposer du Saint-Esprit de Dieu même selon son bon plaisir… Et cela par le privilège de Jésus-Christ et du Verbe habitant dedans lui, qui continue à sanctifier son Eglise par lui-même sous des voiles humains et sous la couverture de la chair… » (M 5, 316-317).

Mais si M. Olier réclame des prêtres une sainteté éminente, à la hauteur de leur « pouvoir » sacramentel, c'est afin qu'ils soient les premiers témoins de la vie dans l'Esprit du baptême, donnant ainsi le gage qu'elle est accessible à tous sans exception dans l'Eglise. Dans le brouillon de son « Avertissement à la Compagnie des prêtres du très Saint-Sacrement » - première appellation qu'il envisagera de donner au groupe de ses disciples – il s'en explique de manière très suggestive, dans les « Mémoires », à la fin de juillet 1644 :

« Et c'est à quoi les prêtres doivent servir, que de faire voir et aimer Dieu sous eux, et doivent donner espérance aux hommes de pouvoir imiter Dieu en la vie présente, en attendant la vie future, facilitant ainsi la vie parfaite et la montrant commune, voulant descendre jusques à nous et vivre en nous comme en son Fils. C'est ce que Notre-Seigneur a commencé de faire, se faisant homme exprès, et laissant par après aux prêtres à le continuer. Et comme les hommes avaient encore excuse en sa personne, sur ce qu'il était Dieu, disant qu'il est aisé à Jésus-Christ d'imiter Dieu son Père et faire voir en lui toutes ses perfections, puisqu'il était en soi vrai Dieu comme son Père. Et pour cela Notre-Seigneur, levant toute excuse à l'Eglise, il veut que des hommes communs, qui sont infirmes comme les autres, ayant en eux l'Esprit de Dieu, ils fassent reluire en eux toutes ses perfections pour les rendre visibles aux hommes et les obliger par leur exemple à les pouvoir imiter.

Voilà l'obligation des prêtres à la perfection divine… » (M 7, 44)

Et voilà, semble-t-il, ce qui inspire toute la pédagogie de la formation spirituelle des pasteurs mise en œuvre par M. Olier et ses compagnons au Séminaire et dans la Compagnie naissante.

[*BSS* 2 (1976), 27-68 et *BSS* 40 (2015-16) 52-111]

THE SOURCES OF THE SULPICIAN METHOD FOR THE SPIRITUAL FORMATION OF PASTORS: THE "MEMOIRS" OF FATHER OLIER

1. THE METHOD OF SPIRITUAL FORMATION IN THE MEMOIRS

In an indirect but significant fashion, the *Memoirs* written in Fr. Olier's hand furnish, it seems, some indications of the beginnings of the seminary and the Society of St. Sulpice. Though quite sketchy on the level of written documents, they appear nonetheless to reveal a certain spirit.

A. The place given to Scripture and *Lectio Divina*

It is on this point that the *Memoirs* are the most explicit and concrete :

- "Consulting Scripture",
- The daily practice of the *Lectio Divina,*
- Honor paid to the Bible as well as the Eucharist

B. Importance of "Devotion to the Blessed Sacrament"

There are numerous indications on this subject :

- "Special devotion" of "the House" to "Jesus Christ in the Blessed Sacrament".
- Concern for forming priests who will always have "devotion to the most august Sacrament".

C. The place given to Prayer

Little detail on practices but notes on

- The seminary as a school of prayer
- "Contemplation in the priesthood"

D. Concern for Spiritual Direction

Very little in the way of details, especially on its practice but some indications :

- On the importance of the director for the interior life
- On Fr. Olier's principal preoccupations on this subject

2. THE ROOTS IN FATHER OLIER'S PERSONAL EXPERIENCE

The *Memoirs* are a document of the highest importance for grasping the mystical experience of Fr. Olier as he lived it : here we are discovering, it appears, the deep roots and fundamental coherence of his whole spiritual method.

A. On the level of personal practices

As a good teacher, Fr. Olier began by practicing himself, on his own, what he would seek to develop in the formation of his followers in the seminary and in the Society. On this, the *Memoirs* are rich in concrete measures pointing toward a whole spirit.

1. Spiritual Direction: Careful "never to do anything for himself, but for God", Fr. Olier, in faith, was always ready to follow his directors whom he consulted regularly for his personal spiritual life and the carrying out of his work.

2. Prayer: The Memoirs furnish numerous indications of the way in which he prayed on a very regular daily basis and they show how this fidelity to the exercise of meditation in progressively engendered a true permanent state of contemplation, even in the midst of the busiest pastoral activity…

3. Devotion to the Blessed Sacrament : Here again, indications of the different forms of his practice of daily Eucharist are quite frequent :
   - Devotion to the "divine Sacrifice" of the Mass
   - The unique importance of Holy Communion
   - Silent adoration before the "Most Holy Sacrament"

4. *Lectio Divina* : The *Memoirs* bear witness to the veneration of Fr. Olier for Holy Scripture, a veneration which is not primarily a matter of intellectual study but is founded on prayer and the daily reading of the Word of God, inseparable from the Eucharist…

B. On the level of experience in depth

All closely linked with each other, the various practices of Fr. Olier find their coherence in the "spiritual experience" – in the strong sense of the word – to which they are ordered and which they express.

1. The Heart of this experience, a strictly mystical experience, which grew within him, it seems, from the Spring of 1642, is that of the "*Vivo ego, jam non ego ; vivit vero in me Christus*" of St. Paul, a text on which the *Memoirs* never tire of commenting. It is a Trinitarian experience whose dynamism is well illuminated by two significant expressions :
   - "One of my mottos is found in the works of St. Paul : "*Viventes Deo in Christo Jesu*"" ;

- "We must let the Spirit of God act and not put any obstacles in His way : This is the only thing we have to do."

2. The Coherence of Fr. Olier's practice (his teaching method but primarily his personal practice) is to be sought here : each of the means used is completely ordered to mystical passivity under the action of the Spirit.
    - Submission to his spiritual director has no other purpose than to allow himself to be led by the Holy Spirit so that the Spirit will become his "real interior director as He was for Our Lord Jesus Christ."
    - The Life of Prayer, which allows Fr. Olier to benefit from marked mystical favors – graces of union with Christ and the Trinity – is the fruit of the activity of the Spirit by whom his inclination is always to let himself be led.
    - Contact with Holy Scripture, to which Fr. Olier attaches such great importance, fits in with this profound "inclination" : It is by the "working of the Holy Spirit" that the words of Holy Scripture have "their effect" on him.
    - Devotion to the Blessed Sacrament, and especially to Communion, permit him to unite himself mystically with the risen Christ who has become a "life-giving spirit". It is here that he draws, as from a deep well his customary passivity to the direction of the Spirit…

3. The Dimensions of this "spiritual experience", unified and coherent despite the different "practices" which express it, are clearly noted in the *Memoirs* :
    - The ecclesial dimension, first of all : Mystical union with the risen Lord – a true spiritual marriage – which gains the Spirit for him, is for Fr. Olier, a participation in the mystery of the Church, the "whole Christ" united to his members, inseparable from his Spouse…
    - The apostolic dimension, inseparable : perhaps, it is in the missionary effectiveness of his mystical life that the coming together of Fr. Olier's spiritual experience is best and concretely verified (a mutual osmosis of contemplation and action, disinterest and openness to the universal, the founding of the "apostolic company" of St. Sulpice…).

3. THEORETICAL IMPLICATIONS IN THE THOUGHT OF FR. OLIER

Fr. Olier's teaching method for spiritual formation is a real "praxis", a practice rooted in a personal experience, one which comes to light progressively from the inside out. In order to draw out the theoretical implications, we must situate ourselves, it seems, successively on two closely connected levels : 1) that of general "Christian perfection" and 2) that of a strictly priestly holiness and the effectiveness of the ministry of priests.

A. General Christian perfection

What is included first of all in the "praxis" of Fr. Olier is a certain idea of the perfection of the Christian life common to all the baptized.

1. *The* "Renewal of Christianity" for which Fr. Olier feels himself called to work looks to restoring in all the baptized the fullness of the riches of the sacramental life, the "spiritual" life in the sense of life in and through the Spirit of Jesus. Starting from his own experience, the founder of St. Sulpice is convinced that all the baptized are called to live the "*Vivo ego, jam non ego*", of St. Paul.

2. The Mystical Body of Christ, or the mystery of the Church in its deepest reality, this is what Fr. Olier wishes to work to bring to life in “the peoples” : because “Our Lord lives in Christians” and is “really present in souls” by faith, all the baptized are called to serve as “participants” in his “devotion” to His Father, called also to be “apostolic men” continuing His mission in the whole world.

3. Christian life is thus authentically mystical: Not because of extraordinary phenomena – on the contrary, only the simple guidance of faith is to be followed – but it is open to the possibility of the highest graces of union with God. Above all, it is to be found entirely under the sign, not of ascetical effort, but of the primary gift of the grace of abandonment to the Holy Spirit.

B. Priestly holiness and the effectiveness of the priest’s ministry

Fr. Olier’s own calling and that of his followers is to contribute to this reformation of the “peoples” through the sanctification of priests, the prime artisans of the “renewal of Christianity” so understood.

1. A “high idea of priestly holiness”: In the name of this “high idea” which he conceived very early, would Fr. Olier make of the priest a sort of “superior Christian” as he is often accused of doing today ? It seems rather that in a century when they were not always so, he sought to make them “real Christians” in the sense of that general holiness. And if he demands of them, “for even stronger reasons”, that they be “above” the rest of the baptized, “filled by an interior, spiritual religion”, it is to make them “suitable” for their original calling in the Church. They “enter into the love of Jesus Christ as head of His Church”; they are the “advocates” for all “the Church’s children”. How can they guide souls on the paths of union with God if they themselves do not first live it and are not first in aspiring to the perfection of the Christian life which they have the mission of restoring in the Church ?

2. Effectiveness of the priestly ministry: The way in which Fr. Olier envisages it will be marked, especially from the end of 1645 by the ideas of Pseudo-Dionysius. Personally reading his works, he finds in them, it seems, an authorized confirmation of his own earlier spiritual insights. He himself experienced the marvelous “efficacy” of his own interior docility to the Spirit in his pastoral activity. “Mystical” continuation of the fundamental mystery of the Incarnation, participation, above all, in the mystery of the Resurrection of Jesus become a “life-giving Spirit”, this is how the priest’s pastoral ministry appears to Fr. Olier. This consists, then, not only in attaining, through the sacraments, the grace of “Life in the Spirit” but of bearing living witness to it, in order to make it believable and more easily accessible to all. It is the preparation of priests for this “interior” ministry that the whole method of spiritual formation begun by Fr. Olier at the origins of the seminary and the Society has in view…

➢ FIN ➢

2

PRIÈRE DANS LE LIVRE DE LA CRÉATION

Dans son Journal du printemps 1642, Jean-Jacques Olier médite longuement sur le sens chrétien de la création. Sa réflexion est jalonnée de fréquentes « élévations » intérieures qui préludent à celles qu'il suggérera, en 1655, dans La Journée chrétienne. On en trouvera ici simplement quelques-unes, révélatrices de son regard de foi devant le spectacle de la nature. Si les créatures sont, pour Olier, « autant de livres » où il est appelé à lire la « beauté » du Créateur, jamais il n'oublie que celle-ci est sans commune mesure avec ce qu'elles en suggèrent. Et surtout il se souvient toujours que « tout ce monde est un temple » destiné par Dieu à l'usage de son Fils et « à l'utilité de ses membres ». Les « élévations » olériennes sur la création sont profondément christocentriques.

« Ainsi donc, ô mon Tout, permettez que je mette ici quelques petites élévations d'esprit, à vous et à votre Fils, en la vue de ce monde, afin d'en faire l'usage que vous prétendez. Car, si tout ce monde est un temple, j'en dois être le prêtre. Si tout ce monde me parle de votre Fils, il faut que je l'écoute par votre miséricorde, comme le dit saint Augustin[1]. Et, si toutes les créatures sont autant de livres et de cahiers pour me faire voir votre beauté et celle de votre Fils, il est bien raisonnable que je les lise.

Premièrement donc, comme un pauvre petit valet qui voudrait être fidèle à son bon maître, et qui veut prendre part dans tous ses biens et se réjouir de tous ses intérêts, il me semble, ô mon Dieu, que vous souffrirez bien que je me réjouisse en voyant ces beaux cieux, ce beau soleil et cette belle terre et ses fleurs, cette mer et ses poissons, cet air et ses oiseaux, de ce qu'il a plu à votre bonté paternelle et à votre divine sagesse d'avoir fait toutes ces choses pour votre Fils.

Père éternel, je vous adore, j'adore votre puissance, votre sagesse, votre bonté et toutes vos grandeurs qui paraissent en cet ouvrage. Je vous bénis et vous loue d'avoir fait toutes ces belles créatures pour votre très cher Fils et de lui avoir préparé un louvre et une demeure sortable à sa grandeur et à l'utilité de ses membres.

Mon cher Jésus, mon divin Maître, que je suis heureux de voir toutes ces œuvres faites pour vous ! J'en suis bien mille fois plus content, plus joyeux, plus satisfait que si c'était pour moi-même. O mon Jésus, mon divin Maître, que l'on apprenne un peu, par cette hôtellerie, par cette tente que l'on a préparée pour votre demeure, quel vous pouvez être, quelle est votre grandeur et votre dignité.

Que les grands cieux marquent bien votre grandeur ! que ce bel œil du monde, ce beau soleil, marque bien votre lumière, plus belle mille fois que la sienne ! Car, si tout ce que l'on fait pour un autre est toujours moindre que la chose pour qui on la fait, - la robe est moins considérable que le corps et le corps bien moins que l'âme, comme dit Notre Seigneur[2], parce que le vêtement est seulement fait pour le corps et le corps pour l'esprit – de même, ô mon Jésus, que tout ce monde est bien moindre que vous ! que toutes ces créatures sont bien moins belles que vous l'êtes !

Donc, autant qu'il me sera possible, je serai fidèle à la grâce du monde qui me parle et du sentiment de votre Esprit qui m'y excitera intérieurement à vous louer, ô mon Jésus, dans l'aspect de ce monde, et je ne verrai point de créature que je ne dise, si votre Esprit me veut faire la grâce de m'y exciter : « Mon Jésus, vous êtes bien plus beau que cela ! » (…)

---

[1] Allusion probable aux *Confessions*, livre 10, ch. 6, n°8.

[2] Allusion à Mt 6, 25 = Lc 12, 23.

(…) O bonté ineffable de Dieu qui allumez toujours et portez en main partout ce beau flambeau du jour, ce beau soleil dont vous nous éclairez partout où nous marchons, ou le portez et le conduisez par le ministère d'un ange[3], comme vous faites du reste des astres des cieux qui roulent au-dessus de nos têtes, pour nous soutenir et nous conserver par le doux tempérament de leurs diverses influences. Il est vrai, mon grand Dieu, que vous faites cela premièrement pour votre Fils, mais vous le faites aussi pour tous ses membres. Et l'obligation ne m'en sera pas moindre puisque je ne jouis pas moins de ces grands bénéfices. Et, bien plus, je vous en suis plus redevable puisque vous me daignez appeler à la divine société de votre Fils et me rendre participant d'un bien qu'un seul, Dieu et homme tout ensemble, était capable de posséder.

O bonté ineffable et bénignité incomparable de faire tant de bien à un misérable pécheur, et lui donner un bien que votre seul Fils mérite seul de posséder ! Ainsi mes obligations croissent et augmentent quand je pense que c'est pour votre Fils unique et pour moi que vous avez fait tant de choses. Je ne dis mot de mon amour, qui croît envers vous, ô mon Dieu, quand je pense que vous avez fait ce bien à mon Jésus, que j'aime mille fois plus que moi-même : et je m'en réjouis davantage que si c'était pour moi tout seul. Ne suis-je pas heureux d'user des choses qui ont servi à mon Jésus ? Suffit, ô mon grand Dieu, que toute créature et moi sommes tous obligés de nous prosterner à vos pieds quand nous voyons tant de libéralités que vous exercez sur nous (…).

(…) O grand Dieu, de toutes parts je vois des biens qui m'environnent, au-dessus, au-dessous, devant, derrière et à côté. De toutes parts, mon Dieu, vous me pressez de vos bienfaits, vous me percez d'autant de traits d'amour que je vois de créatures qui subsistent pour moi et dans la subsistance desquelles je vous vois qui les portez et les fomentez. Et je vous vois aussi en elles-mêmes me regardant et me disant : « C'est pour toi que je fais et que je conserve toutes ces choses, c'est pour mon Fils et pour toi ! C'est pour toi parce que tu appartiens à mon Fils et tu es une partie de lui-même et un membre de son Corps, pour lequel j'ai fait et je conserve toutes ces choses jusqu'à ce qu'il soit entièrement formé ; de même que je l'ai fait, avant qu'il fût venu, pour l'usage de ses membres qui l'ont précédé, de même je le fais pour l'usage de ses membres qui le suivent. »

O Père de bonté, que vous soyez béni à tout jamais d'avoir fait tant de choses pour votre Fils et pour ses membres ! Béni soyez-vous, ô mon Dieu, qui m'avez fait la grâce de m'appeler à cette grâce ! Et béni soyez-vous de me faire participant des biens que vous avez faits pour votre propre Fils et de me regarder d'un même œil et me conduire d'une même main, et de conserver pour moi les mêmes biens que vous conserviez pour lui-même.

Tenez, ô mon cher Père, tenez toujours mes yeux ouverts pour contempler vos amoureux regards sur moi dans la conversation de toute la créature. Vous êtes dans chacune, qui me voyez et me dites : « Je fais et je soutiens cela pour toi ! ». O très cher Père, que de bonté, que d'amoureux regards, partout, que de flèches d'amour qui me percent le cœur de toutes parts : que jamais je n'aie les yeux fermés à cet adorable spectacle ! (…)

(…) O mon Dieu, que le monde est aveugle et que fort peu d'âmes vous envisagent au fond de votre création ! Que le monde est sourd et que peu de personnes vous entendent parler en vos ouvrages ! O donc, qu'à tout jamais, mon grand Dieu, je vous loue et vous aime pour vos bienfaits. Et, puisque je ne puis y satisfaire, souffrez que j'emprunte la voix de votre Verbe, le Cœur de mon Jésus, pour vous louer et vous aimer pour tous vos biens. Il le peut, ce divin Cœur dont l'Esprit connaît tout et comprend toutes vos œuvres. Il le peut, ce divin Cœur dans lequel repose le Saint-Esprit pour vous louer dans toute l'étendue et vous aimer dans toute la plénitude où vous pouvez être aimé au-dehors de vous-même… »

Ms. 2, 35 ss. (mai 1642)

[3] Allusion à l'antique croyance sémitique au rôle cosmique dévolu aux anges.

[*BSS* 22 (1996), 14-17]

PRAYER IN THE BOOK OF CREATION

SUMMARY

In the spring of 1642 Jean-Jacques Olier included in his journal extensive meditations on the Christian's sense of creation. His reflections are punctuated with frequent outbursts of spontaneous prayer not unlike those he would later include in *The Christian Day*, published in 1655. The prayers which are presented here reveal his faith perspective on the marvelous display of the world of nature. If creatures are for Olier "so many books" in which he is invited to "read" the "beauty of the Creator," he never forgets that they cannot even begin to describe the majesty of the One they point to. And he is especially mindful that "the whole world is a temple" destined by God for the use of his Son and for the "members of his Body". Olier's spontaneous prayers on Creation are profoundly Christocentric.

ORACIÓN EN EL LIBRO DE LA CREACIÓN

RESUMEN

En la primavera de 1642, Juan Jacobo Olier incluyó en su diario extensas meditaciones sobre el sentido cristiano de la creación. Sus reflexiones están salpicadas de frecuentes estallidos de oración espontánea no muy diferentes a las que más tarde incluiría en *El Día Cristiano*, publicado en 1655. Las oraciones que se presentan aquí revelan su perspectiva de fe sobre la maravillosa exhibición del mundo de la naturaleza. Si las criaturas son para Olier "tantos libros" en los que se le invita a "leer" la "belleza del Creador", nunca olvida que no pueden ni siquiera empezar a describir la majestad de Aquel al que apuntan. Y tiene especialmente presente que "el mundo entero es templo" destinado por Dios para uso de su Hijo y para los "miembros de su Cuerpo". Las oraciones espontáneas de Olier sobre la Creación son profundamente cristocéntricas.

➢ FIN ➢

3

LE PSAUME 19 LU PAR JEAN-JACQUES OLIER

Au moment où le *Bulletin de Saint-Sulpice* fait le point sur l'enseignement biblique actuel dans la Compagnie, peut-être se souviendra-t-on des quelques pages où il s'était fait l'écho de l'importance prise dès les origines par la *lectio divina* dans l'expérience spirituelle et la pratique pédagogique de Jean-Jacques Olier[4]. Dès le début du séminaire de Saint-Sulpice, la « conférence de l'Ecriture sainte » était un exercice essentiel, qui se faisait même chaque jour pendant l'année de formation réservée aux futurs membres de la Compagnie[5]. Sans doute aimerait-on avoir une idée plus précise de la manière dont le fondateur de Saint-Sulpice lisait personnellement l'Ecriture et s'employait à la faire lire aux membres de la première communauté du séminaire.

On trouvera ci-dessous la lecture du psaume 19[6] qu'il a consignée dans ses *Mémoires* autographes vers la fin de février ou le début de mars 1643[7]. Ce texte n'est qu'un exemple parmi d'autres des interprétations bibliques qui émaillent fréquemment le Journal d'Olier : s'il a été retenu, c'est parce qu'il semble significatif à plus d'un titre.

Il témoigne d'abord de la place de choix que tenait le psautier dans la *lectio divina* olérienne, particulièrement à cette période[8]. Une telle prédilection pour « la lecture de David »[9] ne s'explique pas seulement par le contact quotidien avec les psaumes que procurait la liturgie, où la méditation personnelle du fondateur s'alimentait volontiers de manière habituelle. Elle paraît avoir été le fruit d'une grâce particulière reçue par Olier au moment des célébrations pascales de 1642. A diverses reprises dans son Journal de l'époque, lui-même revient sur cet événement spirituel qui l'a visiblement marqué de façon décisive.

Le mercredi de la semaine sainte 1642, il éprouve soudainement « un fort sentiment d'amour pour la lecture de David », et, le vendredi saint, il consigne dans les Mémoires la manière nouvelle dont il en a déjà « entendu » plusieurs « passages »[10]. Alors que, quelques jours après, le mardi de Pâques 22 avril, il lui rend compte de cette « ouverture » toute récente au sens « des psaumes de David, surtout de ceux qui parlent de la mort et de la résurrection du Sauveur »[11], son directeur spirituel lui en donne l'assurance : il la doit à un véritable « don » divin « d'intelligence » du psautier dont le « grand présent » lui a été accordé le mercredi

---

[4] Cf. BSS 2 (1976) pp. 22 à 25 (« Bible et eucharistie » : présentation d'un passage des *Mémoires* autographes, ms. 7, 53 à 62) et pp. 27-28 et 37-38 (étude sur « La pédagogie spirituelle de M. Olier d'après ses « Mémoires ») – Cf. BSS 4 (1978) p. 21 (étude sur les « les critères pour la formation spirituelle des pasteurs : la tradition pédagogique héritée de M. Olier ») et pp. 236-237 (étude sur « Monsieur Olier éducateur spirituel des pasteurs d'après les sources principales du Traité des saints ordres »).

[5] Voir ci-dessous p. 28 sur le règlement de la communauté d'Avron. Pour le séminaire, dès juillet 1642, voir ms. 3, 49 : allusion à « la conférence de l'Ecriture » où Olier a expliqué à la communauté le « chapitre très difficile… de saint Jean où il est parlé de la Samaritaine ». Cf. ms 4, 5 : autre allusion à la « conférence de l'Ecriture » de « l'après-dîner » où Olier reçoit de « Notre Seigneur… lumière pour l'intelligence de ces paroles : *Ego sum via, veritas et vita* ».

[6] Selon la numérotation de la Vulgate utilisée et citée textuellement par Olier. L'autographe (ms. 4, 317) indique « psaume 16 », mais il s'agit d'une erreur, ou de transcription ou plutôt de mémoire.

[7] Le texte figure dans le ms 4, pp. 317 à 321.

[8] Cf. ms 4, 312 à 387 où, sur la vingtaine de passages bibliques plus ou moins largement cités et commentés à la suite, la plupart sont empruntés au psautier : le psaume 19 est le second de ces textes, dont Olier donne une lecture intégrale (une raison supplémentaire pour la retenir ici).

[9] Selon la croyance encore largement partagée à l'époque, Olier attribue au roi prophète en personne la composition de tous les psaumes bibliques.

[10] Cf. ms. 1, 259 (écrit le 18 avril 1642).

[11] Cf. ms. 1, 361 (écrit le 9 mai 1642).

saint[12]. Après avoir souligné en quelle estime il lui faut tenir une telle faveur – n'est-ce pas tout « l'intérieur » de « Jésus » que « Dieu s'était plu » à « faire découler » en quelque sorte dans le cœur et les prières de David, ce « prophète… selon son cœur » ? – dom Bataille engage son dirigé à s'appliquer à la lecture de tout le psautier où il trouvera comme « un abrégé de la religion chrétienne »[13].

Ce qui caractérise, en effet, la nouveauté de la grâce spirituelle ainsi reçue par Jean-Jacques Olier au moment de Pâques 1642, c'est l'accès qu'elle lui ouvre à une intelligence proprement chrétienne des psaumes, dont il entreprend alors une lecture suivie selon le sage conseil de son directeur. Une telle orientation se trouve, d'ailleurs, peu après confirmée, mieux encore, par de nouvelles faveurs mystiques. Dès le 22 avril, au sortir de l'entretien avec dom Bataille, Olier en reçoit intérieurement la promesse au cours de la messe qu'il est allé célébrer à Notre-Dame de Paris pour remercier le « bon Maître de ce don d'intelligence de David » dont il venait de le gratifier[14]. Et de fait, à partir du 1er mai, fête de son « patron saint Jacques », il va lui être donné de « voir le Christ en Dieu de toute éternité »[15]. C'est depuis ce moment surtout que, dans sa lecture de la Bible. Olier va y découvrir avec émerveillement « le Christ répandu partout ». Ce qui lui remet en mémoire une expression de saint Augustin : « *Christum sonant haec omnia* : Je ne vois rien, disait-il, dans l'Ecriture qui ne me parle de Jésus-Christ »[16].

L'interprétation du psaume 19, consignée dans les *Mémoires* de 1643, est un bon exemple de cette lecture délibérément chrétienne de l'Ancien Testament devenue chère au fondateur de la Compagnie. Elle permettra de saisir comme sur le vif la manière, typiquement olérienne désormais, de retrouver ainsi dans le psautier la préfiguration des mystères du Christ et, avant tout, de son mystère pascal. Olier y fait alterner, avec les citations textuelles de la Vulgate ou sa propre traduction glosée, les commentaires personnels que lui inspire cette clef de lecture[17].

Les résultats d'une telle inspiration surprendront peut-être : ne prennent-ils pas avec la lettre du texte biblique des libertés que n'autorisent évidemment plus les règles de l'exégèse contemporaine ? On ne saurait oublier que la manière « accommodatrice », était d'usage courant au XVIIe siècle… et il est permis de penser qu'elle était bien accordée à la sensibilité personnelle de Jean-Jacques Olier ! Mais, par-delà le détail, ici ou là contestable, de ces « accommodations », comment ne pas reconnaître la vérité profonde, toujours actuelle parce que foncièrement traditionnelle dans l'Eglise, de cette lecture spirituelle chrétienne du psautier ?[18]

Le texte présenté ici n'est pas la reproduction littérale de l'autographe olérien des *Mémoires*, mais un essai de transcription en français contemporain de manière à le rendre plus accessible à tous : puisse l'adaptation ainsi tentée ne pas être trop infidèle à l'original ! (Gilles Chaillot, PSS)

++++++++++++

[12] Cf. ms. 1, 360 (même date).

[13] Cf. ms. 1, 316 (écrit le 22 avril 1642) et 1, 364-365 écrit le 9 mai 1642).

[14] Cf. ms. 1, 365 (écrit le 9 mai 1642).

[15] Cf. ms. 2, 1 (écrit le 9 mai 1642 : suite du texte *supra*).

[16] Cf. ms. 2, 2 (idem supra). Voir BSS (1976), pp. 10 ss. où l'ensemble de ce passage des *Mémoires* autographes a été publié. A la demande de l'expression augustinienne, on y renvoyait de manière seulement approximative, à *Serm. 46, 33 et Tract. in Epist. Johan. 2, 1* : elle figure textuellement semble-t-il (« il n'est plus un endroit des Ecritures où l'on n'entende résonner le Christ »), dans deux Commentaires sur les psaumes : *Hom, in Psalm. 61, 18* (PL 36, 742) et *Hom. in Psalm. 139, 3* (PL 37, 1804).

[17] On s'est efforcé, par une double présentation typographique, de mieux distinguer ici le texte du psaume, transcrit ou glosé par Olier, et les commentaires qu'il y a ajoutés.

[18] Cf. la constitution *Sacrosanctum concilium* de Vatican II sur l'office sur l'office divin : « C'est la voix de l'Epouse elle-même qui s'adresse à son Epoux ; et, mieux encore, c'est la prière du Christ que celui-ci, avec son Corps, présente au Père » (ch. IV, 84).

Le texte d'Olier :

Exaudiat te Dominus in die tribulationis…[19]

C'est le souhait adressé par David à Notre Seigneur, que l'Esprit prophétique lui fait voir affligé dans les peines et les tribulations de la Croix, gémissant et exprimant sa douleur à son Père, (ce Père) qu'il contemple dans sa sainteté alors qu'il est lui-même dans le mépris et l'opprobre de la Croix[20]. Voyant donc Notre Seigneur en cet état d'angoisse, le prophète lui dit :

Que le Seigneur vous exauce au jour de votre tribulation, et que sa force vous soutienne et vous défende en votre affliction. Qu'il vous envoie du secours du séjour de sa sainteté et que, de la demeure de Sion qui est son paradis, il vous veuille défendre. Qu'il ait égard à votre sacrifice, c'est-à-dire à toute votre vie…[21]

En effet, Notre Seigneur, qui l'a commencé en naissant, s'est offert depuis sa venue dans le monde jusqu'au jour de sa mort[22].

Moyennant quoi le Père a accepté son sacrifice au jour de la Résurrection : d'hostie pour le péché qu'il était en sa mort, Notre Seigneur devient, le jour de sa Résurrection, un holocauste, autrement dit une hostie consommée dans la gloire et dans le feu divin[23].

Memor sit omnis sacrificii tui et holocaustum pingue fiat : se souvenant de votre mort et de l'opprobre que vous avez souffert pour lui, que Dieu vous remplisse de bonheur et de gloire au jour de votre Résurrection[24].

Et je vois[25] que Notre Seigneur veut que l'on se souvienne de sa mort dans le sacrifice de sa gloire et de sa béatitude[26] afin de montrer aux hommes qu'on entre dans cet état de gloire et de consommation seulement par la mort et la croix : « Vous ferez, dit Notre-Seigneur, ce sacrifice d'holocauste en mémoire de moi ; et sachez que jamais vous ne serez dans le ciel hostie de louange et parfait holocauste sinon en passant par la croix[27] ».

Tribuat tibi secundum cor tuum : que Dieu vous accorde tous les désirs de votre cœur et que s'accomplisse la décision éternelle que vous avez prise avec lui de le faire honorer et connaître par tout le monde quand vous seriez élevé de terre et relevé du tombeau, dans la gloire de la Résurrection…[28]

---

[19] Olier cite textuellement le verset 2 a (en omettant la suscription du verset : *In finem, Psalmus David*).

[20] Ces lignes indiquent d'emblée la clef de lecture olérienne : prière pour la victoire d'un roi en détresse, le psaume est lu comme une vue prophétique (par David) de la gloire pascale qui suivra l'extrême humiliation du Christ.

[21] Olier fait ici une première transcription glosée des versets 2 à 4a.

[22] Fidèle à sa conception du sacrifice, chère à son maître Condren en particulier, Olier tient à souligner, au passage, le caractère d'offrande sacrificielle de toute l'existence humaine du Christ.

[23] Dans cette même ligne, le thème olérien du Christ-hostie associe étroitement à celui de la Croix le mystère de la Résurrection comme consommation glorieuse du sacrifice pascal.

[24] Olier cite le verset 4 en le glosant dans le sens du passage de la Croix à la Résurrection.

[25] Ce commentaire, très personnel, où il souligne que c'est aux hommes et pas seulement à Dieu à faire mémoire de la Croix du Christ inséparable de sa Résurrection, Olier l'attribue-t-il au psalmiste ou le prend-t-il ici à son propre compte ? On peut hésiter entre les deux.

[26] Parce que la glorification du Christ est le véritable achèvement en plénitude de sa mort sacrificielle, Olier parle volontiers de sacrifice céleste.

[27] Libre paraphrase du « Faites ceci en mémoire de moi » de la dernière Cène : sans être explicitée, la perspective eucharistique, chère à Olier, affleure ainsi dans sa lecture pascale du psaume.

[28] Olier transcrit ici, une première fois, en le glosant le verset 5.

Cum exaltatus fuero a terro, omnia traham ad meipsum[29]. Cela, Notre Seigneur l'a accompli par ses Apôtres, dans lesquels il agissait par sa puissance divine en leur donnant son Esprit, afin d'agir dans le monde par eux comme en lui-même[30]. *Non vos estis qui loquimini, sed Spiritus Patris vestri qui loquitur in vobis :* ce n'étaient pas les Apôtres qui parlaient, mais l'Esprit de Dieu qui agissait en eux[31].

Notre Seigneur avait éternellement reçu de son Père l'ordre de venir annoncer ses vérités ; il avait recueilli de la bouche de Dieu le Père ses maximes pour les prêcher sur la terre ; il avait, le premier, reçu sa doctrine : *doctrina mea non est mea*, ma doctrine n'est pas la mienne, mais elle est de mon Père, *sed ejus qui misit me, Patris*[32]. Voilà pourquoi il est venu le premier, annoncer toutes ces vérités divines et ces maximes adorables de la foi. Il est le premier à avoir reçu les ordres du Père éternel. Et ensuite ce fut le Saint-Esprit. Celui-ci, recevant l'essence divine avec les décrets du Père éternel, reçoit en même temps son ordre et sa mission. Comme il n'est que le second à les recevoir dans l'éternité, il vient, le second, remplir sa mission sur la terre : c'est après le Fils qu'il vient accomplir les desseins du conseil éternel que se tient dans l'assemblée des trois Personnes adorables[33].

Le Père parle premièrement par son Fils : *novissime locutus est in Filio*[34]. Et le Fils fait entendre les secrets éternels qui ont été élaborés dans leur conseil : ignorés des hommes et (même) de tous les prophètes, simples serviteurs, ils ont été connus et révélés par Jésus-Christ, le Fils du Père, qui seul connaît son Père et manifeste ses desseins à qui il veut[35]. Après avoir parlé par son Fils, après avoir ouvert son cœur et découvert la vérité par son Verbe, le Père parle encore aux hommes par son Esprit, qui accomplit les ordres et les desseins formés dans le conseil de Dieu. De la sorte, le Fils et le Père parlent par leur (commun) Esprit pour le salut des hommes et la gloire de Dieu, qui constituent le but et le terme de ce conseil éternel et divin[36].

Omne consilium tuum confirmet : que le Saint-Esprit vienne confirmer vos vérités et ce que vous avez prêché à vos apôtres, selon la promesse que vous leur avez faite, à savoir qu'il leur enseignerait et leur suggérerait tout ce que vous leur aviez (vous-même) enseigné : *ille suggeret omnia quae dixero vobis*[37]. C'est ainsi qu'il confirmera votre conseil et les décisions arrêtées pour l'instruction du monde[38].

> Donc l'accomplissement des désirs et du conseil de Jésus-Christ tend au salut et à la conversion des nations. Comme l'exprime ailleurs David : *Postula a me…*[39], demande-moi les nations et la conversion des personnes (lui dit le Seigneur), et je te l'accorderai pour accéder à ton désir de me glorifier ; je les ferai hériter des sentiments que tu ne te contentes pas d'être seul à avoir pour moi mais que tu veux

---

[29] Cf. Jn 12, 32 (littéralement : *Si exaltatus fuero…* Olier cite de mémoire).

[30] Allusion probable à la formule théologique traditionnelle du « *in persona Christi* » pour qualifier le ministère apostolique des sacrements : Olier lui donne ici, comme souvent ailleurs, une extension plus large.

[31] Cf. Mt. 10, 20. Fidèle à la perspective qui lui est chère, Olier associe très étroitement ainsi au mystère pascal du Christ le ministère apostolique et le rôle de l'Esprit dans l'Eglise du Ressuscité.

[32] Cf. Jn 7, 16.

[33] Pour développer la dimension trinitaire du mystère chrétien, à laquelle il est toujours sensible, Olier reprend ici la doctrine traditionnelle qui situe la procession-mission de l'Esprit dans le prolongement de la génération-mission du Verbe-Fils.

[34] Cf. He 1, 1 : noter le curieux rapprochement entre le « premièrement » et le « *novissime* ».

[35] Allusion implicite au « logion johannique » de Matthieu 11, 27 = Luc 10, 22.

[36] Cette seconde partie du commentaire trinitaire souligne comment c'est par la mission de l'Esprit dans l'Eglise que le Père et le Fils réalisent en plénitude leur éternel dessein de salut pour le monde.

[37] Cf. Jn 14, 26.

[38] Olier cite ici, à nouveau, le verset 5b et le glose à la lumière du commentaire précédent.

[39] Cf. Ps 2, 8.

> transmettre à ta postérité et à toutes les générations ; et celles-ci, avec le même Esprit que toi, me glorifieront toute l'éternité[40].

Laetabimur in salutari tuo et in nomine Dei nostri magnificabimur : nous nous réjouirons, Seigneur (Jésus), non seulement de votre gloire et du bonheur que vous posséderez en votre salut dans le sein du Père qui vous glorifiera, mais encore du bien que vous procurerez partout pour son honneur. Et, en ce jour, nous serons magnifiés et nous aurons part à la magnificence de votre gloire, tirés par vous des ténèbres des limbes et rendus participants de la félicité que vous posséderez en votre Résurrection : elle sera répandue sur vos membres, qui seront l'apanage de votre triomphe[41].

Que le Seigneur accomplisse vos demandes, si justes et si utiles à sa gloire, maintenant que je vois en Esprit votre Résurrection, où vous êtes entré en possession de votre salut, où il ne manque rien à votre parfait bonheur et à la gloire achevée de votre Père ; maintenant que je vois avec vous toute la cour des saints et tous ces membres, si parfaits et si beaux, qu'avec votre Père vous avez destinés à chanter à jamais sa grandeur par des cantiques de joie et d'admiration[42].

Exaudiet illum de coelo sancto suo : Dieu prêtera l'oreille à ses prières dans le ciel pour la guérison des peuples, alors que le Christ siègera auprès de lui…[43].

> N'avait-il pas déjà été exaucé au temps de son exil, alors qu'il n'était pas encore, avec tout le genre humain, réconcilié avec son Père ? Au temps de sa pénitence et de son châtiment sur la Croix, où il était en butte à la colère et à la malédiction de son Père, irrité contre lui en raison du nombre infini des péchés qu'il avait pris sur lui ?[44]

In potentatibus salus dexterae ejus : le salut du Christ, qui est celui de toute l'Eglise et sa résurrection du péché, se réalisera dans la force et la puissance de Celui qui l'a (lui-même) ressuscité…[45]

> Dieu le Père usera de sa force infinie et de sa toute-puissance pour convertir les cœurs et leur donner la vie, comme il l'a fait pour retirer Notre Seigneur de l'ombre de la mort et le placer dans sa gloire. Pour l'établissement de l'Eglise et la formation de son Corps, tel a été le procédé de Dieu : celui qu'il a suivi avec Jésus, son Chef[46].

Hi in curribus et hi in equis, nos autem in nomine Dei nostri invocabimus : les hommes cherchent leur gloire dans les chevaux et les carrosses, dans les manifestations grandioses et insolentes de la vanité. Mais nous, qui la cherchons dans la vérité, nous l'attendons de la force

---

[40] Ce commentaire associe étroitement comme toujours chez Olier, la glorification du Père par le Fils avec le salut des hommes.

[41] Olier cite ici, en le glosant, le verset 6.

[42] Même transposition glosée du verset 7a : comme au verset précédent, la glose olérienne associe, dans une perspective eschatologique, le mystère de toute l'Eglise à celui de la glorification personnelle du Ressuscité. Ici se termine, selon Olier, la prière de David concernant le Christ pascal.

[43] Olier cite et glose le début du verset 7b. Jusqu'au verset 9 inclus, il y voit maintenant la réflexion personnelle de David devant le mystère pascal du Christ.

[44] Tout en distinguant les deux étapes du mystère pascal du Christ, Olier les associe étroitement : pleinement exaucée seulement à la Résurrection, la prière de Jésus l'était déjà avant sa mort en croix parce qu'elle était celle du Fils. Ceci donne son juste sens aux affirmations olériennes, reprises du Nouveau Testament, sur « la colère » de Dieu et « la malédiction » dont a été l'objet le Crucifié (cf. 1 Th 1, 10 : « Le Christ a payé pour nous libérer de la malédiction de la loi en devenant lui-même malédiction pour nous »).

[45] Olier cite et glose la finale du verset 7b.

[46] Commentaire où Olier associe étroitement le salut de l'Eglise, qui est le propre Corps du Christ, à celui du Ressuscité lui-même, qui en est le Chef : selon la perspective augustinienne qui lui est chère, c'est le Christ-Total qu'il contemple dans l'Ecriture.

de Dieu, comme Notre Seigneur qui s'est vu exalter dans la gloire par la seule puissance de Dieu…[47].

> Dieu, en effet, prend plaisir à relever du fumier et de l'ordure ceux qui s'y sont plongés pour l'honorer et qui ont souffert le mépris et la persécution pour le servir et obéir à ses conseils[48].

Ceux-là, qui se sont élevés, sont tombés dans la ruine ; mais nous, dans nos abaissements, nous sommes ressuscités et élevés dans la gloire : *Ipsi obligati sunt et ceciderunt, nos autem surreximus et erecti sumus*[49].

Domine, salvum fac regem et exaudi nos in die qua invocaverimus te…[50].

Le roi David, parlant de lui-même comme figure de Notre Seigneur[51], conclut ainsi :

Mon Dieu, je vous en conjure, sauvez ce pauvre roi humilié. Traitez-moi comme votre Fils, que vous avez écouté et exaucé au temps de son affliction et de son abandon. De plus, écoutez-nous au jour de notre mort où nous vous invoquerons, ainsi qu'au jour où nous sommes persécutés[52].

[*BSS* 18 (1992), 18-27]

PSALM 19 AS READ BY JEAN-JACQUES OLIER

SUMMARY

From the very beginning, *Lectio Divina* occupied a role of great importance in the spiritual experience and pedagogical practice of Jean-Jacques Olier. The psalter holds a place of preference for Olier. Its use in the liturgy does not appear to account for this fact. It seems that Olier's use of the psalms was the fruit of a special grace, received by him at the time of the Easter celebrations in 1642. This spiritual grace gave him access to an understanding of the psalms that was specifically Christian. Following the wise counsel of his director, he undertook a consistent reading of the psalms in the light of this new understanding.

In this article, the author presents Olier's reading of Psalm 19, which Olier consigned to his *Mémoires* of 1643. There Olier alternates personal commentaries, inspired by his newly discovered key to the psalms, with texts cited from the Vulgate or from his own glosses in translation. The text presented here is not a literal reproduction from Olier's hand, as found in the *Mémoires*, but an attempt at translating his text into contemporary French.

[47] Olier cite ici en le glosant le verset 8.

[48] Commentaire qui élargit la perspective ; cf. 1 § 2, 8 et Psaume 112, 7.

[49] Olier transcrit le verset 9 en le traduisant.

[50] Olier cite textuellement le début du verset 10 : conclusion du psaume, en forme de prière à nouveau.

[51] De prophète parlant du Christ dont il contemplait jusque-là le mystère. David devient ici « figure de Notre Seigneur » dans sa propre prière au Père.

[52] Olier glose ici le verset 10 dans sa totalité.

SALMO 19 LEIDO POR JUAN JACOBO OLIER

RESUMEN

Desde el principio, la *Lectio Divina* ocupó un papel de gran importancia en la experiencia espiritual y la práctica pedagógica de Juan Jacobo Olier. El salterio ocupa un lugar preferente para Olier. Su uso en la liturgia no parece dar cuenta de este hecho. Parece que el uso de los salmos por parte de Olier fue fruto de una gracia especial, recibida por él en el momento de las celebraciones de la Pascua de 1642. Esta gracia espiritual le dio acceso a una comprensión de los salmos que era específicamente cristiana. Siguiendo el sabio consejo de su director, emprendió una lectura coherente de los salmos a la luz de esta nueva comprensión.

En este artículo, el autor presenta la lectura de Olier del Salmo 19, que Olier consignó a sus *Memorias* de 1643. Allí Olier alterna comentarios personales, inspirados en su clave de los salmos recién descubierta, con textos citados de la Vulgata o de sus propias glosas en traducción. El texto que aquí se presenta no es una reproducción literal de la mano de Olier, como se encuentra en las Memorias, sino un intento de traducir su texto al francés contemporáneo.

➢ FIN ➢

4

UNE RELECTURE DE L'HISTOIRE DE L'ÉGLISE PAR J.-J. OLIER : LE PANÉGYRIQUE DE FRANÇOIS DE SALES

Au cours de ses études cléricales à Paris, J.-J. Olier devait avoir acquis une solide connaissance de l'histoire de l'Eglise telle qu'on l'enseignait alors au collège d'Harcourt et surtout en Sorbonne. Voudrait-on en avoir une idée plus précise que l'on pourrait se reporter, notamment, aux *Annales ecclesiastici* dont le cardinal Baronius avait inauguré la publication, à Anvers, à la fin du siècle précédent : devenu une manière de classique dans le cursus universitaire parisien de l'époque, l'ouvrage figurait, semble-t-il, en bonne place dans la bibliothèque personnelle du fondateur de Saint-Sulpice[53].

Plutôt cependant que de vérifier la compétence intellectuelle acquise en ce domaine par l'étudiant, on s'intéressera bien davantage ici à l'utilisation spirituelle et pastorale que devait avoir l'occasion d'en faire par la suite le prédicateur. Dans le recueil autographe *Panégyriques des saints* figure, en effet, un « sermon du Bienheureux François de Sales » qui a l'avantage de nous restituer comme sur le vif la relecture personnelle élaborée en la circonstance par J. J. Olier des grandes étapes de l'histoire du « christianisme », depuis les origines jusqu'à la naissance du célèbre évêque de Genève[54].

Les circonstances du sermon

Peut-on savoir plus précisément à quelle occasion J.-J. Olier fut amené à prononcer ainsi le panégyrique de François de Sales ? Mêmes rares, plusieurs notations, relevées ici et là dans le texte autographe, permettent, semble-t-il, de répondre avec quelque probabilité à cette question. A deux reprises, en effet, le prédicateur évoque, au passage, l'auditoire auquel il s'adressera. « Prenez garde, mes Sœurs » : cette simple incise en cours de développement resterait insuffisante si elle n'avait été explicitée de manière significative dès la première page du texte :

> « *C'est de cette vie de l'Esprit, la chose la plus importante du christianisme, à laquelle Dieu a appelé dans ces temps le grand François de Sales, que je désire vous entretenir pour donner cette consolation à ces bonnes Sœurs qui vivent en son esprit, et aussi au reste de cette audience qui se conduit par ses maximes…* »[55].

Il y a fort à parier que le prédicateur songe à un auditoire de religieuses de la Visitation auxquelles se sera joint un groupe de dévots de leur fondateur. Or nous savons par les biographes de J.-J. Olier que, vers les années 1645-1652, celui-ci fréquente régulièrement le couvent des Visitandines de la rue Saint-Jacques, à Paris. N'avait-il pas coutume d'aller y célébrer l'Office, avec toute la communauté du séminaire Saint-Sulpice, deux fois par an : le jour de la fête de la Visitation ainsi que « le jour » anniversaire « de la mort » de « Monsieur de Genève » ?[56] Le rapprochement paraît s'imposer et l'on peut, sans grand risque d'erreur, estimer que notre texte aura été composé à l'occasion de l'une de ces célébrations commémoratives pour laquelle J.-J. Olier avait été sollicité de prononcer le panégyrique d'usage.

Rien d'étonnant à cela quand on sait, d'abord, la véritable vénération populaire dont le fondateur de la Visitation était rapidement devenu l'objet depuis sa mort en 1622, bien avant

---

[53] Cf. *Mémoire sur la vie de M. Olier et sur le séminaire de Saint-Sulpice* (de M. Baudrand) in Bertrand : *Bibliothèque sulpicienne*, tome 3, pp. 426 ss.

[54] *Panégyrique des saints* (PS), pp. 149-223.

[55] PS 149 cf. 175. « Audience » pour : auditoire.

[56] Cf. M. Faillon : op. cit. supra, tome 2, 476.

toute prise de position officielle de l'Eglise sur sa sainteté. Le prédicateur ne manque pas de s'en autoriser pour expliquer le langage adopté dans son sermon :

> *« Si je nomme parfois le Grand Prélat que je prêche 'Bienheureux', 'Saint', 'Père', etc., ce n'est pas pour supposer sa béatification ou sanctification solennelle, mais c'est pour suivre et m'accommoder au sentiment des peuples qui l'ont déjà canonisé. »*[57]

Mais tout s'explique mieux encore si l'on se souvient que, de son vivant même, entre 1618 et 1622, l'évêque de Genève, de passage à Lyon où était alors établie la famille Olier qu'il honora de son amitié, avait eu plusieurs occasions mémorables de rencontrer personnellement le jeune Jean-Jacques. A sa mère qui, en le lui présentant, lui confiait ses inquiétudes pour l'avenir de l'adolescent turbulent que celui-ci était à l'époque, l'illustre visiteur n'aurait-il pas répondu, un jour : « Hé, Madame, un peu de patience et ne vous affligez pas, car Dieu prépare en la personne de ce bon enfant un grand serviteur en son Eglise » ? Et le garçon n'avait-il pas bénéficié d'une dernière bénédiction du saint évêque, à la veille même du saint évêque, à la veille même de sa mort à Lyon le 28 décembre 1622 ?[58]

Profondément gravés dans la mémoire de l'adolescent, de tels souvenirs devaient rester ineffaçables. Et l'on n'est guère surpris de voir le panégyriste, plus de 25 ans après, y faire allusion :

> *« Et si je le nomme parfois 'mon père', c'est parce que j'ai eu le bien d'avoir été retiré de la mort par sa bénédiction, et d'avoir aussi reçu sa bénédiction en sa mort, et, pendant le cours de sa vie, d'avoir porté la sainte soutane par ses saints avis et son conseil »*[59].

Le prédicateur en rajouterait-il pour mieux se poser devant son auditoire ? On peut penser plutôt qu'il lui livre là sincèrement la raison profonde de son attachement au « grand François de Sales » : celui-ci demeure à ses yeux l'un des premiers auxquels il estime être redevable de sa vocation actuelle dans l'Eglise. Et voilà qui pourrait bien, en tout cas, nous mettre aujourd'hui sur la voie du véritable propos qu'Olier entend développer dans son sermon.

Le propos du prédicateur

Tel que nous l'a conservé le recueil autographe *Panégyriques des saints*, le « sermon du Bienheureux François de Sales » se présente, en réalité, sous la forme d'un brouillon inachevé. Mais cette simple ébauche a précisément l'avantage de nous faire assister en quelque sorte à l'élaboration progressive par le prédicateur de la pensée qu'il envisageait de développer devant son auditoire[7bis]. Or il est significatif de constater qu'en dépit des tâtonnements et des reprises, voire des digressions, dans la mise en forme, très vite se fait jour une perspective d'ensemble à laquelle J.-J. Olier demeure décidément fidèle parce qu'elle correspond à son inspiration centrale.

---

[57] Cf. PS 167. François de Sales sera béatifié en 1662 et canonisé en 1665.

[58] Cf. M. Faillon : op. cit. supra, tome 1, 11-17 (cf. notes : pp. 36-42).

[59] PS 167 (suite du texte cité note 5). Olier fait ici allusion non seulement à ses rencontres d'adolescent avec François de Sales, mais d'accord à la guérison de la grave maladie qui l'avait brusquement terrassé à Langeac en 1637. Guérison miraculeusement obtenue par l'intercession de « Monsieur de Genève » auquel il avait alors fait vœu d'aller prier sur son tombeau (vœu qu'il ne devait réaliser qu'en 1647). Cf. M. Faillon, op. cit. supra, tome 1, pp. 193 ss. et tome 2, pp. 572 ss.

[7bis] Le brouillon ne comporte pas moins de douze fragments, plus ou moins incomplets, où sont progressivement ébauchés tour à tour une entrée en matière, puis un développement en deux sections principales : le long « avant propos », consacré aux « deux circonstances et conditions de la naissance » de François de Sales, et le « corps du discours », où il est traité de « la suite de sa vie » ainsi que de ses « vertus » et « pratiques ». La première section à laquelle on se bornera ici, comporte à elle seule trois ébauches successives…

Selon l'usage alors en vigueur, le prédicateur s'essaie d'abord à commenter brièvement la citation biblique mise en exergue au panégyrique[8]. Dès qu'il ébauche ensuite le plan qui en guidera le développement, tout de suite il éprouve le besoin « à l'entrée de ce discours » d'annoncer pour ainsi dire la couleur. Or, dans les deux présentations un peu différentes entre lesquelles il semble hésiter, c'est bien la même perspective d'ensemble qui s'affirme clairement sous sa plume.

Tantôt, de manière plus concrète, le panégyriste part du « saint usage des médailles bénites », qui remonterait à l' « Ancienne Eglise » où « c'était la coutume des chrétiens de porter dessus eux le portrait de Jésus-Christ Notre Seigneur ». De là lui est venue, explique-t-il à ses auditeurs, l'idée de

> « *vous donner à tous un portrait en petit et une image du Bienheureux François de Sales… pour entretenir plus aisément et facilement la dévotion que vous avez vers lui* ».

Et J.-J. Olier résume alors son propos en ces termes :

> « *Le grand François de Sales est un homme envoyé de Dieu pour renouveler la pitié dans tous les états de l'Eglise.* »[9]

Tantôt, de manière plus concise mais plus explicite encore sur l'intention qui va guider tout le sermon, le panégyriste annonce simplement :

> « *Pour vous dire en un mot ce que c'est que ce grand Prélat : c'est un homme choisi de Dieu pour le rétablissement de la piété et le renouvellement de la sainteté de l'Eglise. C'est tout ce que j'ai à vous dire en ce discours : en suite de quoi, conjecturez quel est ce saint !* »[10]

Le propos de J.-J. Olier est donc on ne peut plus clair : ce qu'il entend faire découvrir à ses auditeurs, c'est le « réformateur » catholique exemplaire que fut, à ses yeux, dans l'Eglise contemporaine, l'évêque de Genève. Un propos qui se rattache étroitement, à n'en pas douter, aux motivations les plus personnelles de sa propre dévotion envers François de Sales : conscient d'être appelé à travailler à sa suite au grand mouvement de « réforme » qui se développe en France au milieu du XVIIe siècle, le fondateur de Saint-Sulpice voit en lui l'un des principaux initiateurs de ce « renouvellement ». Un initiateur dont l'action avait déjà été providentiellement préparée elle-même par toute l'évolution antérieure du « christianisme ». Et voilà qui va justement le conduire à proposer une relecture significative de cette histoire de l'Eglise.

Le recours à l'histoire

Il s'agit, en effet, pour le prédicateur de justifier le propos ainsi annoncé. Or, pour ce faire, avant d'en venir au détail de la vie et de l'œuvre de François de Sales – ce sera l'objet du développement ultérieur – il se propose, en guise « d'avant-propos », de relever « deux conditions » qui lui paraissent avoir marqué de façon déjà très suggestive « la naissance » du futur évêque de Genève :

« *Je puis justifier cette vérité par deux conditions de sa naissance qui serviront d'avant-propos à ce discours, en remettant le reste de cette proposition à prouver dedans la suite de sa vie, qui sera le corps du discours.* »[11]

La première circonstance qu'il lui vient ainsi à l'esprit de relever tient au « lieu » où François de Sales a vu le jour : la Savoie. Dans la mesure où celle-ci était alors « comme au centre des royaumes chrétiens », J.-J. Olier croit pouvoir discerner là un dessein providentiel

---

[8] Cf. PS 149-150 ; 151 ; 181. Olier cite et commente PS 142, 10 : *spiritus tuus bonus deducet me in terram rectam*.

[9] PS 181, cf. 156. Les « états » désignent les trois grandes catégories ou « ordres » de fidèles : « le séculier, le religieux et l'ecclésiastique » (PS 157).

[10] PS 167.

[11] PS 157 – cf. 182.

pour permettre au rayonnement spirituel du « réformateur » de s'étendre plus facilement à toute la « chrétienté » de l'époque :

> « *Chose admirable en notre saint… Dieu l'a fait naître au milieu des royaumes chrétiens, dans la Savoie qui est comme le centre de la chrétienté : (elle) est entre la France, l'Italie, les terres des Allemands et les terres d'Espagne comme la Franche-Comté et le Milanais. Et Dieu, par sa divine Providence, l'a fait naître dans un lieu d'où il puisse commodément répandre sa lumière dedans la chrétienté et épancher l'odeur de ses parfums sur toutes les provinces chrétiennes.* »[12]

Peut-être conscient de la relativité d'un tel argument de géographie… spirituelle, le prédicateur s'y attardera de moins en moins. En revanche, il va mettre bien davantage en avant, à trois reprises, une justification empruntée à l'histoire : plus encore que le « lieu », c'est le « temps » de la naissance de François de Sales qui est significatif. Le ton de l'argument est donné, une première fois, par la présentation que fait J.-J. Olier de la décadence de l'Eglise au moment où vient au monde celui que la Providence destinait précisément à être l'initiateur de la « réforme » catholique indispensable.

> « *Notre grand François de Sales… naquit en 1567, dans le siècle le plus malheureux de l'Eglise. Il naquit dans un temps où tous les peuples étaient dans l'hérésie ou l'ignorance, les cloîtres étaient dedans l'apostasie et dans l'impiété, et beaucoup de prêtres, d'évêques et de prélats, dans un très grand scandale, à la confusion de l'Eglise.* »[13]

Sans doute faut-il, dans cette présentation sans nuances, faire la part de l'amplification oratoire. On peut estimer cependant qu'elle n'en reflète pas moins la lucidité du regard sans complaisance que devient porter, à l'époque, sur la crise religieuse du XVIe siècle finissant les spirituels du courant réformateur auquel appartenait le fondateur de Saint-Sulpice. Et elle constitue déjà, à ce titre, un précieux témoignage pour l'historien d'aujourd'hui.

Mais – et c'est là le plus important de notre « sermon du Bienheureux François de Sales » - J.-J. Olier ne s'en tient pas là. Et, pour mieux montrer les préparations providentielles de la réforme inaugurée par l'évêque de Genève, il entreprend alors toute une relecture des évolutions antérieures qu'a connues, selon lui, l'histoire de l'Eglise depuis ses origines. C'est à ces pages révélatrices que l'on va maintenant s'arrêter plus en détail : elles témoignent, on peut le penser, de la « vision » de cette histoire que nombre de réformateurs contemporains devaient partager avec le fondateur de Saint-Sulpice.

Une clef de lecture théologique

Pour cette rétrospective, destinée à situer plus largement le rôle réformateur exemplaire de François de Sales dans l'Eglise contemporaine, le prédicateur va, bien entendu, faire appel à ses connaissances historiques. Mais dans une perspective d'inspiration théologique et spirituelle beaucoup plus que documentaire. Et, d'entrée de jeu, J.-J. Olier indique à ses auditeurs quelle est, en somme, sa clef de lecture.

Cette clef, le panégyriste l'emprunte à une symbolique biblique précisément familière aux spirituels et aux théologiens de son temps : celle de la lune, où ils trouvaient alors une image, très simple et très parlante à la fois, pour interpréter le mystère de l'Eglise. La comparaison servait habituellement à exprimer la référence constitutive de l'Eglise au Christ, dont elle est totalement dépendante un peu comme la clarté de la lune reflète l'éclat du soleil. Ainsi J.-J. Olier écrivait-il, par exemple, dans ses *Mémoires* à la fin de juin 1642 :

> *« … la lune n'a aucune clarté en elle-même qui ne soit empruntée, l'Eglise n'a aucune clarté que celle qu'elle emprunte du Soleil ; bref, la lune n'est rien par elle-*

[12] PS 170. Cf. 153, 154 et 184.
[13] PS 157.

> *même, elle n'est rien que dans le soleil, l'Eglise n'est rien par elle-même, elle n'est rien et ne peut rien qu'en Jésus-Christ Notre Seigneur »*[14].

En reprenant cette symbolique dans le « sermon du Bienheureux François de Sales », le panégyriste en fait apparemment un usage un peu différent, à seule fin, semble-t-il, d'expliquer au regard de la foi la succession, au cours de l'histoire de l'Eglise, des périodes de rayonnement et des siècles de décadence qu'il va relever par la suite :

> « *Chacun sait que l'Eglise est comparée dedans les Ecritures à la lune :* pulchra ut luna*, laquelle a son croissant et son augmentation, elle a son plein et sa perfection, elle a aussi son déclin et sa diminution. C'est ainsi que Dieu en a fait de l'Eglise…* »[15]

Cet usage demeure pourtant en consonance avec la signification théologique habituelle du symbolisme lunaire. Et il permet à J.-J. Olier de suggérer la véritable portée à attribuer et aux évolutions historiques dans l'Eglise et au rôle réformateur de celui qui, à la fin du siècle précédent, a été « donné de Dieu pour renouveler la piété dans tous les états de l'Eglise ». Ainsi prendra-t-il soin de préciser au passage, dans la troisième ébauche :

> *« Je vous supplie de remarquer qu'il est donné pour renouveler et non pas pour donner. Car elle (la piété) n'a jamais été éteinte pleinement en l'Eglise. Mais, comme l'Eglise qui est comparée par l'Ecriture à la lune :* pulchra est luna*, elle a ses accroissements, ses temps de perfection et de déclin dedans ses mœurs (on parle pour les particuliers). »*[16]

Le prédicateur, autrement dit, en bon théologien, invite ses auteurs à distinguer avec lui entre « les particuliers » qui la composent et le mystère même de l'Eglise en sa réalité la plus profonde. Quels que soient les aléas de son histoire concrète, même aux moments de pire décadence dans la vie des chrétiens, l'Eglise en son mystère demeure toujours le reflet du mystère du Christ qui jamais ne peut, à ce niveau, connaître en elle d'éclipse totale. Et le mouvement de réforme catholique, dont François de Sales est un témoin privilégié, consiste à « renouveler » chez les chrétiens la fidélité à la sainteté à jamais « donnée » par le Christ à son Eglise.

Telle est l'optique théologique dans laquelle J.-J. Olier va se placer pour jeter un regard rétrospectif d'ensemble sur les siècles d'histoire qui, depuis les origines du christianisme, ont précédé et providentiellement préparé le grand renouvellement spirituel contemporain dans l'Eglise, dont le saint évêque de Genève a été l'un des principaux initiateurs. Pour mieux le faire comprendre, le prédicateur veut mettre celui-ci en perspective, c'est-à-dire le restituer dans le cadre plus large de toute l'évolution antérieure : une évolution marquée, un peu à la manière des différentes phases du cycle lunaire, par une succession d'ombres et de lumière.

Une vision rétrospective de l'évolution du christianisme

Cette succession, à vrai dire, J.-J. Olier la présente de manière légèrement différente selon les trois esquisses qu'il s'essaie tout à tour à en donner. Dans la seconde ébauche, où il se laisse aller à simplifier davantage, il n'hésite pas à la ramener schématiquement à trois grandes étapes. Après l'âge d'or de la grande époque patristique, succédant à l'enfouissement des persécutions primitives, l'Eglise aurait quasiment été déjà engagée sur la voie du déclin :

> « *Depuis le temps que l'Eglise commença de paraître, après les horribles et affreuses persécutions des tyrans, … depuis qu'elle commença d'être tirée des cavernes et de dessous le boisseau pour être mise sur le chandelier… l'Eglise s'accrut en sa lumière et parut comme en son midi… Depuis ce temps, on a vu décliner la piété, la foi et la religion… jusques en une certaine saison et (un)*

[14] M 2, 321.
[15] PS 157 citant Cant. 6, 9 – cf. 167 et 182.
[16] PS 182.

> *certain temps où l'Eglise sembla être éclipsée entièrement en sa foi, en son zèle et sa religion. Ce furent les siècles pendant lesquels on vit les hérésies se former dans l'Eglise, les prêtres et les prélats ignorants dans leur foi, les religieux déréglés dans leurs mœurs et les peuples endurcis dans leurs vues, et les impiétés faisaient comme un chaos du monde en sa confusion…* »[17]

Pour être simplifié à l'excès, un tel schéma pourrait bien nous livrer cependant l'intuition d'ensemble du prédicateur. Les nuances qu'il y avait mises spontanément dans un premier jet et celles qu'il prendra soin d'y apporter dans la dernière ébauche ne semblent pas le remettre fondamentalement en question. Mais elles permettent de mieux suivre la complexité d'une évolution historique dont, visiblement, la dialectique essentielle demeure bien, pour J.-J. Olier, celle d'une permanente interaction dans la vie concrète du peuple chrétien entre décadence et réforme.

Dialectique d'ailleurs paradoxale et qui demande à être comprise autrement que comme l'inévitable alternance des hauts et des bas que présente toute histoire.

De ce point de vue, l'évocation des origines de l'Eglise que commence par faire le panégyriste est très éclairante. Dans chacune des trois ébauches, il en donne pratiquement la même interprétation empruntée au symbolisme lunaire : « les deux premiers siècles de l'Eglise » ont été « proprement le temps de sa naissance et (de) son croissant », selon la formule qui figurera dans le dernier essai[18]. Mais sans doute est-ce dans le premier jet qu'une telle interprétation a trouvé sa plus heureuse expression. La raison de la croissance paradoxale du christianisme primitif à la suite et à la faveur même des persécutions païennes, J.-J. Olier la trouve dans le mystère pascal du Christ : si « l'Eglise » a été « ainsi ensevelie l'espace de plus de 200 (ans) », c'est – affirme-t-il – « selon la prophétie du Fils de Dieu disant, en parlant d'elle comme de lui et de tous les chrétiens : « *nisi granum frumenti…* » Et il a ce beau et très juste commentaire :

> *« Il en est d'elle comme de Jésus-Christ. Elle trouve son élévation en sa ruine, sa force en son infirmité, sa gloire en sa confusion, et sa résurrection en sa mort et en sa sépulture : après quoi elle commence de croître et de paraître, après deux siècles et plus de persécution. »*[19]

Là est à chercher, selon J.-J. Olier, la source de la merveilleuse richesse spirituelle de la période suivante :

> *« … au troisième siècle, Dieu commence à tirer la lumière de dessous le boisseau, pour la mettre sur le chandelier… Cette lumière et cette ferveur dura jusqu'au sixième siècle… »*[20]

C'est alors le « temps de Constantin » où l'Eglise « commence de respirer »[21], avec le rayonnement de « la puissance séculière et ecclésiastique » qui devait durablement marquer l'avenir de « la chrétienté »[22]. C'est aussi la période des « grands conciles » œcuméniques, « Nicée et les autres »[23]. Mais c'est surtout l'éclat, doctrinal et spirituel, que donnent alors « ces grands flambeaux » que sont les principaux Pères de l'Eglise d'Orient et d'Occident :

> *« En ce temps parut le grand saint Athanase, et saint Antoine. Ensuite parurent les saint Basile, saint Grégoire de Nazianze, saint Grégoire de Nysse. Et saint Ambroise, saint Hilaire, saint Martin, et même, plus avant, saint Jérôme, saint*

---

[17] PS 167-168 passim.
[18] Cf. PS 182.
[19] PS 158 passim. Olier renvoie à Jean 12, 24.
[20] PS 158-159.
[21] PS 167.
[22] PS 183.
[23] PS 158.

> *Augustin, qui tous ensemble mire l'Eglise en sa perfection. Après quoi on vit déchoir les choses… »*[24].

Depuis ce que, visiblement, le prédicateur considère ainsi comme le véritable âge d'or du christianisme, n'y aurait-il donc eu que décadence dans la vie de l'Eglise ? J.-J. Olier est trop fin connaisseur de l'histoire pour ne pas nuancer un propos qui, tel quel, serait manifestement excessif. Aussi ne manque-t-il pas de relever ensuite la succession des grands saints tour à tour suscités par Dieu au cours du Moyen-Age, pour « réveiller » ou « renouveler », déjà, la ferveur du peuple chrétien :

> *« Et, à cet effet, de temps en temps Dieu a renouvelé et rétabli par de saints personnages son zèle et sa foi. Les siècles suivants virent paraître, (l')un saint Benoît, un autre saint Bernard, un autre saint François et saint Dominique, ensuite un saint François de Paule… »*[25].

Reste que de tels « réveils » périodiques paraissent bien s'inscrire, dans la vision du prédicateur, sur une ligne générale qu'il se défend mal de ressentir comme allant dans le sens du déclin. La chose est, en tout cas, très nette lorsque J.-J. Olier en vient à évoquer les siècles qui ont immédiatement précédé la naissance de François de Sales :

> *« En suite de quoi on vit l'Eglise en décadence pour la ferveur et pour les mœurs, jusques au siècle 1500 où naquit notre saint – qui fut l'an 1567 – où le peuple était enveloppé dans l'hérésie, les religieux dedant l'apostasie, et le clergé dedant l'opprobre et le scandale. »*[26]

Ainsi, serait-on tenté de penser, la boucle est-elle bouclée qui nous ramène à l'histoire contemporaine de la crise religieuse de l'Eglise d'où était partie la réflexion du prédicateur. A vrai dire, celle-ci est plus complexe et J.-J. Olier ne s'en tient pas là. St François de Sales est bien le principal initiateur de la réforme catholique en cours – tout le propos du panégyrique, on le sait, vise à le démontrer -, ce n'est, en effet, pas seulement parce qu'il est né au plus profond d'une décadence religieuse qui remonte loin dans l'histoire de l'Eglise. C'est tout autant parce qu'au cœur même de la crise du XVIe siècle la Providence lui a pour ainsi dire ménagé des préparations plus immédiates sur lesquelles il prendra appui.

A ces préparations providentielles, J.-J. Olier est personnellement très sensible. Ceci apparaissait déjà, il vaut la peine de le noter ici, dans le tout premier brouillon, inachevé, du panégyrique, alors que le prédicateur commençait pour ainsi dire tout juste à se faire la main. Avant même d'avoir arrêté l'idée de situer dans l'ensemble de l'évolution historique de l'Eglise le rôle de François de Sales, il avait spontanément songé déjà à le relier, au moins, à celui qu'avait tenu son aîné Charles Borromée comme évêque de Milan. Se bornant alors à remarquer que Dieu avait « fait naître » François de Sales en Savoie, c'est-à-dire « dans un lieu qui est comme le centre des royaumes chrétiens », il avait écrit :

> *« L'Eglise avait été éclairée en ces endroits quelques temps auparavant par la lumière d'un saint Charles, qui avait fait paraître une vertu miraculeuse et divine, mais qui était inaccessible au commun pour son austérité et sa rigueur. Et même, cette vertu était comme bornée et appliquée au clergé comme (à) la première et principale portion par laquelle Dieu voulait commencer à renouveler son Eglise en ce siècle :* tempus est ut judicium et pietas incipiat a domus Dei[27]. *Mais Dieu, qui voulait répandre la piété et la sainteté en toute son Eglise, il élève ce grand saint (François de Sales) peu de temps après, qui, entrant dans un temps échauffé, continue sa chaleur et augmente sa ferveur mais la distribue à tout le monde. D'où*

[24] PS 183.
[25] PS 168.
[26] PS 183.
[27] Citation libre de 1 Pi. 4, 17.

> *vient même qu'on voit son livre de l'*Introduction[28] *qui est un livre incomparable, qui contient les prémices de son esprit et qui a fait de si grands effets… »*[29].

Ce premier jet est fort intéressant. On y retrouve, d'abord, la conviction fortement ancrée chez J.-J. Olier, lui-même réformateur du clergé, que ce dernier est bien comme le vecteur privilégié du renouvellement spirituel de toute l'Eglise : conviction illustrée, au passage, par une citation biblique dont le prédicateur n'hésite pas à utiliser fort librement, pour les besoins de la cause, le sens littéral ![30] Et l'on se souvient que le fondateur de Saint-Sulpice, qui se réclamait volontiers de son patronage, fit publier en France – ce n'est pas un hasard ! – les Actes du Synode de Milan édictés dans son diocèse par Charles Borromée[31]. Selon cette première ébauche, cependant, le rôle majeur de François de Sales aurait été de « distribuer à tout le monde » dans l'Eglise la dévotion chrétienne que son aîné s'était borné à répandre dans son clergé. Au fur et à mesure des essais qui vont suivre, la perspective olérienne va se compléter, s'enrichir et se nuancer davantage.

Elle commence par se compléter, de manière significative. Et, cela, en soulignant d'abord l'importance majeure pour l'Eglise contemporaine de l'événement représenté, en pleine crise religieuse du XVIe siècle, par le Concile de Trente, venu à point pour déclencher la réforme catholique indispensable. Dans la première des trois esquisses de sa rétrospective historique, le prédicateur note :

> *« Ce fut pour cela que l'Eglise convoqua le Concile de Trente dans ce siècle, qui servit de lumière pour dissiper l'hérésie, donna des règlements pour réformer l'abus dans les religions*[32] *et, enfin, renouveler les règlements pour la sanctification du clergé et pour mettre en exécution tous ces ordres. »*[33]

Mais J.-J. Olier sait trop bien, d'expérience, à quoi s'en tenir sur l'efficacité de ces prescriptions réformatrices tridentines – dont l'application demeure, de son temps, si partielle encore ! – pour s'en tenir à leur rappel. Approfondissant sa relecture personnelle de l'histoire du XVIe siècle, il prend soin d'associer très étroitement à l'événement conciliaire trois autres événements providentiels qui en constituent, à ses yeux, un peu comme les racines et les fruits tout à la fois. Ainsi notera-t-il, de manière suggestive dans la troisième ébauche :

> *« Il est vrai que dans ce siècle Dieu avait donné le Concile de Trente, qui avait décidé sur les matières de la foi et donné des règles aux monastères et prescrivait des lois pour la réforme du clergé. Et, afin que cela s'accomplît, la sagesse de Dieu suscita, en même temps quasi, saint Ignace, sainte Thérèse et saint Charles. Saint Ignace qui (par) sa doctrine et (sa) piété, se devait appliquer à la destruction des hérésies et prêcher la doctrine chrétienne à tous les peuples. Sainte Thérèse s'applique au renouvellement de la religion, soit des hommes et des femmes. Et enfin saint Charles est suscité pour travailler à la réforme du clergé. »*[34]

Ainsi la pensée du prédicateur en vient-elle à s'enrichir dans la mesure où François de Sales lui apparaît alors comme l'héritier de ses trois grands aînés, dont il semble avoir été appelé à réaliser en quelque sorte la synthèse apostolique et spirituelle pour le renouveau de toute l'Eglise contemporaine. Reprise de manière plus touffue dans les deux essais suivants, l'idée est exprimée avec clarté et sobriété dès la première ébauche :

---

[28] Il s'agit évidemment de l'*Introduction à la vie dévote*.

[29] PS 14.

[30] Au sens littéral la *domus Dei* désigne non pas le clergé mais toute la communauté ecclésiale.

[31] Cf. M. Faillon : op. cit. supra, tome 2, 26-27 et 43-44 (note 7).

[32] C'est-à-dire dans les ordres religieux.

[33] PS 159.

[34] PS 184. Saint Ignace de Loyola et sainte Thérèse d'Avila avaient été canonisés en 1622 (l'année même de la mort de François de Sales) et saint Charles Borromée en 1610.

> *« Chose admirable, après tous ces grands sujets, Dieu fait paraître notre saint en l'Eglise, qui fait, lui seul, tout ce que ces autres saints faisaient en leur particulier et reçoit une telle abondance d'esprit et (une) telle plénitude de grâce qu'il sert [et] à extirper l'hérésie avec saint Ignace ; il sert à renouveler l'esprit religieux avec sainte Thérèse par l'institut qu'il (fonde) ; et enfin il sert à réveiller le zèle dans le clergé avec le grand saint Charles. »*[35]

C'est alors – et alors seulement – que s'achève ainsi la démonstration par l'histoire que J.-J. Olier entendait donner dans son panégyrique de la figure réformatrice exemplaire de François de Sales. Et, de fait, dans la seconde esquisse, il conclut en ces termes toute sa rétrospective historique :

> *« Notre saint en la plénitude de son esprit se trouve ainsi patron de tous les états, et ainsi l'on justifie qu'il est donné de Dieu pour le renouvellement de la piété de toute son Eglise. »*[36]

Peut-être une telle « justification » semblera-t-elle au lecteur moins péremptoire qu'elle a pu le paraître aux auditeurs du « sermon du Bienheureux François de Sales » ? De toute manière – sans doute n'est-il pas inutile de le rappeler en terminant – le propos de cet essai n'était pas de porter un jugement sur la pertinence proprement historique de chacune des vues qui figurent ainsi dans la démonstration olérienne. Il était simplement de nous restituer, dans sa naïveté même, le témoignage d'une vision de l'ensemble de l'histoire de l'Eglise telle qu'elle apparaissait, au milieu du XVIIe siècle au fondateur de Saint-Sulpice.

Une vision, théologique et spirituelle plus que documentaire, marquée au coin de l'expérience pastorale de J.-J. Olier, personnellement engagé dans le grand mouvement de réforme catholique contemporain. Cette vision doit sans doute beaucoup à l'originalité de sa propre forme d'esprit, qui le porte à multiplier, par exemple, comme à plaisir les correspondances symboliques qu'il se plaît volontiers à imaginer[37]. Mais une vision qui rejoint cependant pour l'essentiel, on peut le penser, la sensibilité du milieu réformateur auquel appartenait le fondateur de Saint-Sulpice. Telle quelle, elle demeure, semble-t-il, une intéressante pièce à conviction pour les historiens d'aujourd'hui.

[*BSS* 12 (1986), 171-182]

[35] PS 159-160. L' « institut » fondé par François de Sales est évidemment la Visitation.

[36] PS 171 en marge : à lire à la suite de PS 170.

[37] Sur ce penchant typiquement olérien, voir vg. BSS n°10 (1984) p. 73 in G. Chaillot : *L'expérience eucharistique de J.-J. Olier : le témoignage des « Mémoires »*.

A RE-READING OF THE HISTORY OF THE CHURCH BY J.-J. OLIER: THE PANEGYRIC ON FRANCIS DE SALES

SUMMARY

In the archives of Saint Sulpice, we possess the sketch of a panegyric on Francis de Sales which Fr. Olier must have had the occasion to deliver about the year 1650. The founder of St. Sulpice sees in the bishop of Geneva above all the exemplary reformer of the contemporary Church. Believing that he was born in a century of spiritual decadence, Fr. Olier makes use of this panegyric to re-interpret the history of the Church as he sees it up until the time of Francis de Sales, bringing in the biblical comparison of the moon, which has its periods of waxing, of perfection, and of waning. This is, of course, much more of a theological and spiritual way of looking at it than is documented and historical. And so after the sprouting of the first period, Olier sees the patristic times as an age of gold, after which a time of decline already sets in. But St. Benedict, St. Bernard, St. Francis, St. Dominic, St. Francis de Paula are also "revivals" in the course of the centuries which follow, though the general direction is downward until Charles Borromeo (after the Council of Trent), then St. Ignatius, Saint Theresa, and finally Francis de Sales. So the history of the Church appeared, at least in the eyes of the reformers of the 17th century.

UNA RELECTURA DE LA HISTORIA DE LA IGLESIA POR J.-J. OLIER: EL PANEGÍRICO SOBRE FRANCISCO DE SALES

RESUMEN

En los archivos de San Sulpicio, poseemos el boceto de un panegírico sobre Francisco de Sales que el Padre Olier debió tener la ocasión de pronunciar hacia el año 1650. El fundador de San Sulpicio ve en el obispo de Ginebra ante todo al reformador ejemplar de la Iglesia contemporánea. Creyendo que nació en un siglo de decadencia espiritual, el Padre Olier se sirve de este panegírico para reinterpretar la historia de la Iglesia tal como la ve hasta la época de Francisco de Sales, introduciendo la comparación bíblica de la luna, que tiene sus períodos creciente, de perfección y menguante. Esta es, por supuesto, una forma mucho más teológica y espiritual de verlo que documentada e histórica. Y así, tras el surgimiento del primer período, Olier ve los tiempos patrísticos como una edad de oro, después de la cual ya comienza una época de decadencia. Pero san Benito, san Bernardo, san Francisco, santo Domingo, san Francisco de Paula también son "renacimientos" en el curso de los siglos que siguen, aunque la dirección general es descendente hasta Carlos Borromeo (después del Concilio de Trento), luego San Ignacio, Santa Teresa y finalmente Francisco de Sales. Así apareció la historia de la Iglesia, al menos a los ojos de los reformadores del siglo XVII.

➢ FIN ➢